



ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES ET DES LETTRES  
CENTRE POLONAIS DE RECHERCHES SCIENTIFIQUES DE PARIS

JUIN 1951

N° 9



BULLETIN

SOMMAIRE

	pages
L'ŒUVRE DE JULES SLOWACKI EN FRANCE .....	3
NOTES BIBLIOGRAPHIQUES :	
Une traduction polonaise de la « Vita Karoli Magni » d'Eginhard.	9
Le tapis persan (dit cracovien-parisien) conservé au trésor de la cathédrale de Cracovie .....	11
Sur les vestiges d'une langue romane parlée dans l'Afrique du Nord-Ouest à l'époque arabe .....	15
La diffusion de la langue française en Pologne à l'époque des rois de la Maison de Saxe .....	15
Jean-Jacques Rousseau en Pologne .....	17
Etudes polonaises sur la Révolution Française .....	21
Francisco de Miranda et la Pologne .....	23
Souvenirs napoléoniens dans les collections du Château de Kórnik	25
Le séjour de Louis XVIII à Varsovie .....	28
Le voyage de Sainte-Beuve en Italie .....	29

80P4252

Les traductions françaises des comédies d'Aleksander Fredro ..	30
Les traductions polonaises des œuvres d'Ernest Renan .....	33
Etudes polonaises sur la Commune de Paris .....	37
Les opinions de H. F. Amiel sur la Pologne et les Polonais .....	41

LA PHILOLOGIE ROMANE EN POLOGNE :

Józef Morawski : 1888-1839 ( <i>A. Zarach</i> ) .....	pages 44
---	-------------

L'ACTIVITE INTELLECTUELLE DES POLONAIS  
ETABLIS EN FRANCE :

Edouard Goldstein - anthropologue polonais (1844-1920) .....	52
--	----

VARIETES

Asnyk et Baudelaire ( <i>M. Malkiewicz-Strzałko</i> ) .....	54
Autour du jubilé de l'Université St. Joseph à Beirout ( <i>B.P.</i> ) .....	58
Les œuvres musicales de Stanislas Piliński déposées à la Bibliothèque Nationale de Paris ( <i>B.P.</i> ) .....	59
Les livres polonais à la bibliothèque municipale d'Hyères ....	60

NECROLOGIE :

Jean Żarnowski : 1889-1950 ( <i>T. Mańkowski</i> ) .....	60
--	----

---

# L'ŒUVRE DE JULES SŁOWACKI EN FRANCE

## TRADUCTIONS — ETUDES CRITIQUES

C'est en 1949, juste un siècle après la mort à Paris de Jules Słowacki, qu'a été célébré son centenaire qui, d'ailleurs, n'a pu avoir, dans les pays latins et anglo-saxons, le retentissement qu'il méritait vu le petit nombre de bonnes traductions de l'œuvre du poète. D'autre part, le centenaire de la mort de Frédéric Chopin, commémoré au cours de cette même année 1949, a éclipsé à l'étranger celui du grand romantique polonais.

Sans prétendre épuiser le sujet, nous nous proposons de projeter dans cet article quelque lumière sur le degré de notoriété dont Słowacki jouit en France, ainsi que sur le caractère de cette notoriété. (1)

### I

#### *Traductions des œuvres de Słowacki et articles critiques le concernant dus à des écrivains français*

Le premier article français sur Słowacki que nous connaissons est la « Notice sur les poésies de Jules Słowacki », due à Louis LEMAITRE et publiée dans le numéro de janvier 1833 de la *Revue Européenne*. Comme ce périodique est d'un accès plutôt difficile, nous nous permettons de faire connaître indirectement l'article de L. Lemaître en citant des passages de la lettre que le jeune Słowacki adressa de Genève à sa mère, le 10 février 1833 :

« Je viens de lire un compte rendu de mes poésies dans la *Revue Européenne*. On en parle avec grande estime ; on commence par mentionner la parution de ma *Bogarodzica* (Hymne à la Vierge) en citant la traduction de cette hymne, puis on parle de *Zmija* avec force louanges ; suit la traduction d'extraits de mon poème dédié à Skibnicki, puis une analyse assez détaillée de mes tragédies avec quelques citations ; dans *Marie Stuart*, on loue la mort du fou et son caractère ; le tout s'achève sur une traduction intégrale de mon *Arabe* qui n'est pas mauvaise du tout. Ça et là, on me critique quelque peu en dorant la pilule, cependant, on n'oublie pas que je n'ai que vingt-deux ans et on affirme que j'ai déjà posé les fondements

---

(1) Dans sa brochure, intitulée *Juliusz Słowacki wśród Francuzów* (Jules Słowacki parmi les Français, Varsovie, 1927), que nous n'avons pu malheureusement retrouver à Paris, JAN LORENTOWICZ s'est occupé du problème. Dans le périodique *La Pologne* du 15 septembre 1927 (pp. 636-638), Mme Maria Kastarska a publié un compte rendu de cette plaquette.

Le conservateur de la Bibliothèque Nationale de Varsovie et l'ex-bibliothécaire de la Bibliothèque Polonaise de Paris, M. St. P. Koczorowski avait, dans le numéro du 15 juin 1927 de la revue *La Pologne*, publié une « Bibliographie des principales traductions françaises des œuvres de Jules Słowacki. » On trouvera des informations supplémentaires dans l'ouvrage de Lorentowicz-Chmurski, *La Pologne en France* (Paris, t. I, 1935, p. 29-31 et 98-100 ; t. III, 1941, p. 408 et 416).

Pour les traductions italiennes, cf. Maria e Marina Bersano Begey, *La Polonia in Italia* (Torino 1949, p. 125-128), ainsi que W. Preisner, *Relazioni letterarie polacco-italiane fra gli anni 1800-1939* (Toruń, 1949, p. 180-182).

d'une belle gloire littéraire. Aussi j'espère bien que le Français qui a fait cet article aura l'idée de traduire mon *Lambro*, roman qui plaira sans doute aux Français... »

En 1863, trente ans après Lemaitre, Emmanuel-Henri-Victurien marquis de NOAILLES s'était intéressé à Słowacki. C'est à sa femme, née comtesse Przeździecka, que ce diplomate dut d'avoir manifesté un intérêt particulier pour les affaires de Pologne. L'année même de l'insurrection polonaise, en 1863, il publia un volume : *La Pologne et ses frontières*, puis, en 1867, un ouvrage en trois volumes : *Henri de Valois et la Pologne en 1572*. Assisté, sans doute, par sa femme, il traduisit *Anhelli*. Cette traduction parut dans l'*Athénéum français* de 1862, tome LV ; le traducteur en cita des extraits, en 1866, dans son essai sur Kochanowski, Mickiewicz, Słowacki et Krasiński, publié dans *Le Correspondant* du 25 mars de la même année.

*Anhelli* attira également l'attention de Louis LEGER, le futur professeur de littératures slaves au Collège de France, et, ceci, bien qu'il eût toujours fait preuve d'une certaine aversion à l'égard du messianisme polonais. C'est dans la *Revue Moderne* du 25 mai 1869 (p. 238-266) que Leger fit paraître sa traduction de *Anhelli*, faite d'après l'original polonais ; il en a toutefois changé le titre en *Poème de la Sibérie*. Il nous est impossible de dire quelque chose de précis au sujet de cette traduction, étant donné que le fascicule du 25 mai 1869 de la *Revue Moderne* manque à la Bibliothèque Nationale de Paris.

## II

### *Un traducteur de Słowacki — Jules Mien*

Jules MIEN, un Français qui, s'étant établi à Cracovie, avait fini par se poloniser complètement, a le mérite d'avoir largement contribué à resserrer les liens culturels entre les deux pays. Le cas de Jules Mien fut celui des représentants de plusieurs familles d'émigrés français. (2)

Jules Mien était né en 1841 à Bay-sur-Aube (Haute-Marne). Il fonda à Cracovie une revue illustrée, *Swiat* (Le Monde), dont il assura la direction, assisté par le dramaturge Zygmunt Sarnecki, auteur, entre autres, d'une histoire de la littérature française (*Historia literatury francuskiej*), éditée à Cracovie en 1898. Mien s'efforçait de faire connaître les lettres françaises au public des pays de l'Europe centrale et orientale ; c'est aussi la tâche qu'il poursuivait dans les correspondances qu'il adressait aux journaux croates et tchèques.

Jules Mien compte parmi les plus fervents zélés du culte de Słowacki en Pologne et à l'étranger. Entre autres, il a adapté et complété *Horsztyński*, drame inachevé de Słowacki, et c'est dans le texte qu'il avait préparé pour la scène que cette pièce fut jouée au théâtre de Cracovie.

Dans le volume d'*Œuvres choisies* de Jules Słowacki qu'il fit paraître à Cracovie, en 1875, Mien publia la traduction en vers français des poèmes

---

(2) Par exemple celle des d'Abancourt de Franqueville (qui donna à la Pologne quelques grands patriotes, combattants des insurrections de 1848 et 1863), celle des Baudouin de Courtenay ou celle des Longchamps de Berrier (son descendant, Roman Longchamps de Berrier, fut, en sa qualité de recteur de l'Université de Lwów, fusillé par les Allemands avec ses trois fils, le 4 juillet 1941).

suyvants : *L'Arabe, Beniowski* (extraits), *Le Tombeau d'Agamemnon, Mon testament*. C'est également à Cracovie, en 1878, que Mien fit imprimer *Lilla Vénéda*, tragédie en cinq actes et un prologue, mais c'est à Paris que l'ouvrage fut édité, par les soins de la Librairie Sandoz et Fischbacher. La pièce, traduite en vers rimés, a été précédée d'une courte biographie du poète et pourvue de notes explicatives. Mien a publié, en outre, la traduction d'un des romans historiques de Kraszewski, *La comtesse Cosel* (Varsovie, 1879).

Ce Français de naissance a bien mérité de la culture polonaise. Quoiqu'il eût été en butte à de lourdes difficultés matérielles (3), il avait fait éditer ses traductions à ses frais.

Mien mourut en 1905. Son fils, Jules, fut un peintre de talent, ainsi que sa fille, Clémentine, qui a laissé un nom dans l'art du portrait. (4)

### III

#### *Traductions des œuvres de Słowacki dues à des écrivains polonais*

Parmi les Polonais qui ont tâché de faire connaître au public étranger les poèmes de Słowacki, il convient de citer les noms de Ladislas MICKIEWICZ, W. BUGIEL, Charles de NOIRE-ISLE (Charles Przędziecki), Edmund CHOJECKI (pseudonyme : Charles Edmond), St. DANYSZ, St. DUNIN-KARWICKI, mais avant tout celui de Waclaw GASZTOWTT.

Waclaw GASZTOWTT, fils d'un émigré de l'insurrection de 1830 et d'une Française, née Boyer, était né en 1844 à la Guerche-sur-l'Aubois. Il avait fait ses études à l'Ecole polonaise des Batignolles et obtenu une licence ès lettres en Sorbonne. N'ayant pas, malgré ses tentatives, réussi

---

(3) Il tirait de maigres ressources des leçons de français et de l'atelier de photographie artistique qu'il dirigeait à Cracovie et à Zakopane.

(4) A propos de Jules Mien et de la vulgarisation des œuvres de Słowacki, il convient de rappeler les mérites d'un autre écrivain dont la famille était, paraît-il, d'origine française et qui attachait une grande importance à l'orthographe polonaise, Maria Konopnicka, fit en 1890 ses débuts à Varsovie, Méyet fut le premier à lui venir en aide. Eliza Orzeszkowa, la plus grande romancière polonaise de l'époque, évoquait bien souvent, avec un respect ému, la bonté que le mécène témoignait aux artistes dans le besoin.

Parmi ses amis intimes, Léopold Méyet comptait de nombreux écrivains polonais pour lesquels sa bourse demeurait toujours ouverte. Lorsque la célèbre poétesse polonaise, Maria Konopnicka, fit en 1890 ses débuts à Varsovie, Méyet fut le premier à lui venir en aide. Eliza Orzeszkowa, la plus grande romancière polonaise de l'époque, évoquait bien souvent, avec un respect ému, la bonté que le mécène témoignait aux artistes dans le besoin.

Par son testament, rendu public en 1912, L. Méyet légua au Musée de la ville de Varsovie ses collections artistiques et littéraires. De nombreux souvenirs liés à la personne de Frédéric Chopin occupent dans ces collections une place à part. Cependant ce sont d'importants autographes d'écrivains polonais, de Jules Słowacki en premier lieu, qui forment la partie la plus précieuse de la collection Méyet.

C'est également à l'effort de Méyet que nous devons la publication des *Lettres* de Słowacki à sa mère, œuvre qui demeure incontestablement un

à rejoindre les insurgés polonais de 1863, il était rentré à Paris et avait enseigné à l'Ecole polonaise des Batignolles (5) ainsi qu'au Collège Chaptal. En 1870, il s'enrôla dans les formations volontaires de l'armée française ; après la débâcle, il concentra tous ses efforts en vue de subvenir aux besoins matériels des émigrés polonais en France. Il rechercha aussi et rassembla imprimés et manuscrits concernant la question polonaise, ce qui lui permit d'enrichir plus tard les collections du Musée de Rapperswil, en Suisse.

Gasztowtt déploya aussi une sérieuse activité dans le domaine des lettres et du journalisme. Il fut le correspondant parisien de plusieurs périodiques publiés en Pologne et, à Paris même, assura la rédaction d'un organe mensuel qui parut de 1875 à 1922, le *Bulletin Polonais, littéraire, scientifique et artistique*. Il adapta en français une quantité importante de chefs-d'œuvre de la littérature polonaise, ceux notamment de Mickiewicz, Slowacki, Krasiński, Bohdan Zaleski, Cieszkowski, Asnyk, Ujejski et Konopnicka. Ces traductions furent d'une grande utilité : c'est grâce à elles que le public étranger a pu connaître les œuvres de poètes polonais. Wacław Gasztowtt est mort à Paris le 18 mars 1920 et repose au cimetière de Montmorency.

Les traductions des poésies de Slowacki faites par Gasztowtt parurent d'abord dans les colonnes du *Bulletin Polonais*. L'auteur les a réunies plus tard dans une édition collective : *Œuvres complètes de Jules Slowacki*, dont les volumes I et II (443 et 322 pages) ont paru à Paris en 1870 à la Librairie du Luxembourg que dirigeait Ladislas Mickiewicz. Le tome IV (290 p.) fut publié en 1911 ; quant au III<sup>e</sup> volume, qui devait comprendre les traductions de trois tragédies : *Balladyna*, *Mazeppa* et *Lilla Weneda*, il n'a jamais vu le jour.

#### IV

##### *La représentation de « Balladyna » au « Théâtre des Poètes » de Paris*

Grâce à d'énergiques et nombreuses démarches, Gasztowtt réussit à faire représenter, sur les tréteaux de la capitale française, la *Balladyna* de Slowacki dans sa traduction. La première, présentée par la troupe du Théâtre des Poètes, eut lieu (à la « Renaissance ») le 12 juin 1895. Cette unique tentative d'attirer l'attention du public français sur l'œuvre théâtrale de Slowacki, suivie malheureusement d'un échec, mérite d'être rappelée aujourd'hui. Voici quelques extraits du *Bulletin Polonais* (numéro 84 du 15 juillet 1895, p. 145-155) où Gasztowtt donne d'amples détails sur

-----  
des sommets de l'épistolographie polonaise. D'autre part, Méyet s'intéressait à tous les textes français dus à la plume du grand romantique. Dans le numéro d'avril 1895 de la revue mensuelle *Ateneum*, paraissant à Varsovie, Méyet publia *Paris*, un poème de *Stowacki* écrit en français vers 1832. Dans la collection de manuscrits laissée par le philanthrope, on a retrouvé un fragment du roman historique en prose, *Le roi de Ladawa* que le poète avait commencé à écrire directement en français ; cet extrait a été publié, en 1924, par le prof. Manfred Kridl. La trouvaille en question nous intéresse surtout à titre de curiosité : Slowacki n'acheva jamais *Le roi de Ladawa*, et comme il avait entrepris ce roman quelques mois à peine après son arrivée à Paris, son français est déparé par de nombreuses fautes de grammaire et d'orthographe.

(5) Cf. Edouard Pożerski, *L'Ecole polonaise ou l'Esprit de 1830* (Paris 1931, p. 40-42).

la représentation de la pièce et compare les divers comptes rendus parus dans la presse parisienne :

« Nous annonçons, il y a deux mois, que la représentation de la *Balladyna* de Jules Slowacki par le « Théâtre des Poètes » aurait bientôt lieu et nous ajoutions : dans de bonnes conditions, il faut du moins l'espérer. »

« Cette représentation a eu lieu en effet le 12 juin dans la salle de la Renaissance. Dans de bonnes conditions ? Hélas ! pas aussi bonnes que nous l'aurions désiré. La mise en scène et les décors, malgré les louables efforts de l'intelligent directeur M. Charles Leger, à qui revient l'initiative et le mérite de toute l'entreprise, n'ont pu s'élever à la hauteur d'une œuvre qui a besoin d'être placée dans un cadre éblouissant pour produire tout son effet. Les changements à vue, que nécessite l'action, ont été remplacés par le procédé ingénieux, mais fatigant pour le public, qui consiste à faire la nuit dans le théâtre afin de substituer sans être aperçu un décor à un autre décor. Les personnages fantastiques n'ont pas été revêtus du nuage lumineux qui aurait dû les envelopper et qu'un théâtre de féerie aurait su leur donner. La musique, trop parcimonieusement distribuée et trop visiblement improvisée, n'a point, par un accompagnement adapté, remplacé suffisamment dans les scènes féériques la mélodie des vers forcément absente d'une traduction en prose ; l'adaptation elle-même, quoique faite consciencieusement par M. Martial Teneo, n'a pas laissé, par des coupures parfois un peu arbitraires, d'introduire un certain décousu et quelque incohérence dans la trame d'un poème déjà en dehors des habitudes d'esprit du public parisien. Enfin le programme distribué aux spectateurs, ou plutôt la notice qui y était jointe, au lieu de les renseigner sur Jules Slowacki, sur la date de sa naissance et de sa mort, sur l'époque et les circonstances dans lesquelles avait été composée *Balladyna*, sur la place que cette tragédie occupe parmi ses autres ouvrages, insistait beaucoup trop et assez maladroitement sur le symbolisme plus que contestable de la pièce et sur le mysticisme du poète qui ne se manifeste guère dans *Balladyna*, et par là elle n'a pas peu contribué à jeter le trouble dans l'esprit des critiques appelés à se prononcer sur le mérite de l'œuvre et qui ont été amenés à y chercher ce qu'elle ne contenait pas, au lieu d'y voir ce qui s'y trouve réellement. »

« A côté de ces conditions défavorables, il est juste de dire que l'interprétation elle-même et le jeu des acteurs, à l'exception de quelques figurants, ont été dignes de tous les éloges. Mademoiselle Eugénie Nau a été une *Balladyna* presque idéale et a porté dignement le poids de ce rôle écrasant ; Mademoiselle Verlain (des Variétés) a très bien rendu le touchant personnage d'Alina.

« ...Si, avec de pareils interprètes, M. Leger avait eu à sa disposition une scène comme celle du Châtelet, et les décors de féerie que comportait le sujet... la représentation, qui s'est terminée au milieu des applaudissements par un « succès légitime » (les *Débats* du 13 juin), aurait été un véritable triomphe. »

« Mais voilà !... Tout cela exigeait de l'argent, beaucoup d'argent. Et le « Théâtre des poètes », qui n'est pas riche, n'a pas eu la chance de mettre la main sur un mécène intelligent qui lui permit de réaliser ces merveilles, au grand profit de la gloire de Slowacki et de la littérature polonaise. »

Le nombre de feuilletons parus à l'occasion de la représentation de *Balladyna* dans la presse parisienne est réellement imposant : des comptes rendus critiques ont été insérés dans des journaux divers, tels *Le Journal*, *Le Figaro*, *Le Soleil*, *Gil Blas*, *L'Intransigeant*, *Le Gaulois*, *L'Echo de Paris*, *Le Temps* etc.

Voici, par exemple, comment Gasztowtt juge le compte rendu de Catulle MENDES, paru dans *Le Journal* :

« ...M. Catulle Mendès se fâche, donc il a tort. Il a tort de faire les gros yeux et de jeter de gros mots (effrontément, inconscient, mendier, etc...) à l'auteur de *Balladyna*, qui est mort depuis 46 ans et ne saurait être sensible à ses injures, d'autant plus qu'il est de ces morts immortels qu'on a bien droit de critiquer, mais qu'il est prudent de respecter même dans ses critiques, qui retombent presque toujours sur ceux qui se les permettent. Tel Voltaire vieilli se couvrait de ridicule en traitant Shakespeare de « sauvage ivre » et de « Gilles de la foire ». Il est vrai que la critique appelle l'auteur M. Słowacki, et le croit sans doute vivant, erreur qu'il aurait pu facilement s'épargner. »

« M. C. Mendès voit dans *Balladyna* « tout Shakespeare, tout Goethe, tout Schiller, tout l'excessif pétrusborelisme français amalgamé avec le pédantisme niais des néo-shakespeariens de Dusseldorf, etc. ». Vraiment ? tant de choses que cela ! C'est bien assez qu'il y ait une imitation évidente et voulue de trois pièces de Shakespeare ; mais Goethe, Schiller, Pétrus Borel, Dusseldorf et le reste ? Qui veut trop prouver ne prouve plus rien... »

« ...J. Słowacki a eu à subir bien d'autres assauts dont sa gloire a toujours fini par sortir victorieuse. Il fera peut-être encore la conquête et même la conversion de M. Catulle Mendès. Ne dit-il pas dans son testament que « des mangeurs de pain il fera des anges » ?... »

Dans son feuilleton du *Temps*, Francisque SARCEY, probablement influencé par Stanisław Rzewuski, personnage bien connu dans les milieux littéraires parisiens, se montra beaucoup plus élogieux pour le talent dramatique de Słowacki. C'est surtout le dénouement de la tragédie polonaise qui a semblé le frapper, et il écrit : « Ce dénouement a grande allure ; s'il était soutenu d'une belle mise en scène, l'effet en serait énorme... Il faudrait un peu de musique, beaucoup de musique même. C'est un dénouement d'opéra ».

## V

### *Deux commémorations du poète : 1909 et 1927*

Le centenaire de la naissance du poète, célébré en 1909, suscita dans les colonnes des périodiques français de nombreux échos, ce qui est facile à comprendre si on se rappelle qu'il y avait à peine trois ans, en 1906, que Gabriel SARRAZIN avait publié son ouvrage sur *Les grands poètes romantiques de la Pologne : Mickiewicz, Słowacki, Krasiński*. Les comptes rendus, aussi bienveillants que nombreux, qui venaient d'accueillir ce livre attestent les grands mérites du critique français, vulgarisateur de la poésie polonaise à l'étranger.

C'est en juin 1927 que fut célébré solennellement, à Paris, à Varsovie et à Cracovie, le transfert des cendres du poète, du cimetière Montmartre, où il reposait depuis 1849, à Cracovie au Wawel où reposent les rois de Pologne, Mickiewicz et Kościuszko. La *Bibliographie* de Lorentowicz-Chmurski (vol. I, p. 100) a enregistré un nombre assez important d'articles publiés à cette occasion dans les journaux et les hebdomadaires français. L'organe mensuel *La Pologne* fit paraître, en juillet 1927, un cahier spécial consacré à cette cérémonie.



En France, cet anniversaire, comme tant d'autres depuis la guerre, passa presque inaperçu. Il n'y eut guère que la *Revue de Littérature Comparée* qui, par l'article du professeur Z.L. ZALESKI sur « Le théâtre de Jules Słowacki et le problème des personnages étrangers » (numéro de janvier-mars 1950, p. 46-64), n'oublia pas de commémorer le centenaire de la mort du poète. La même revue, dans son numéro de juillet-septembre 1950 (p. 455) nous annonce une nouvelle thèse de doctorat sur *Słowacki et le romantisme européen* que prépare M. Jean BOURRILLY, l'ancien directeur de l'Institut Français de Cracovie. D'autre part, M. Bourrilly se propose de publier bientôt une nouvelle traduction d'*Anhelli*, précédée d'une importante introduction. (6).

## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

### UNE TRADUCTION POLONAISE DE LA « VITA KAROLI MAGNI » D'EGINHARD

Dans la collection de textes d'usage courant, que sous le titre de *Biblioteka Narodowa* publie l'Institut National Ossoliński à Wrocław, a paru au cours de l'année 1950 une nouvelle édition (la première datant de 1935) de l'ouvrage sur la vie de Charlemagne d'Eginhard. La traduction, intitulée : *Zycie Karola Wielkiego Einharda* (1), est due à Jan PARANDOWSKI, président du PEN-Club de Varsovie et professeur de littérature comparée à l'Université catholique de Lublin.

(6) Un nombre assez important d'articles et publications sur Słowacki a paru en Angleterre. En voici les titres principaux :

1. MAVER Giovanni : *Juliusz Słowacki, 1809-1849, The Slavonic and East European Review*, vol. XXVIII, november 1949, p. 60-71.

2. NICOLL Allardyce : *World Drama from Aeschylus to Anouilh*, London, George G. Harrap, 1949. (Les drames de Słowacki y sont mentionnés).

3. BACKVIS Claude : *Słowacki's place in Polish Drama, The Slavonic and East European Review*, vol. XXVIII, april 1950, p. 359-376.

4. ROSE William John, *Poland old and new*, London, G. Bell and Sons, 1948. (On cite Słowacki dans le chapitre : « The Heritage of Letters »).

Ajoutons-y les titres de deux traductions, l'une en arabe, l'autre en lithuanien, qui viennent de nous parvenir.

1. Słowacki Juliusz, *Anhelli*. Traduit en langue arabe par Joseph Asad DAGHER (Introduction et notes de Stanisław Kościakowski, traduites du français et augmentées par Joseph Asad Dagher), Beyrouth, Institut d'édition « Reduta », 1948, 115 p.

2. Słowacki Juliusz, *Mano palikimas* (Mon testament), traduit par J. KEKSZTAS, Buenos-Aires, 1942, 21 p. (Choix de poèmes de Słowacki traduits en lithuanien).

(1) Les historiographes allemands et polonais emploient couramment la forme : *Einhard*. Les savants français, à l'origine, avaient adopté, eux aussi, cette forme (par exemple L. Halphen dans ses *Etudes critiques sur l'histoire de Charlemagne*, 1921) ; par la suite, ils ont cependant préféré la forme *Eginhard* : « Le nom d'Eginhard est écrit par les contemporains Einhardus, ...mais pour me conformer à la tradition établie en France, et parce qu'il n'y avait à cela aucun inconvénient, j'ai conservé l'orthographe Eginhard » (A. Kleinclausz, *Charlemagne*, 1934, p. XIII) ; « De son vrai

Le texte est précédé d'une importante introduction et pourvu de commentaires détaillés dus à l'érudition d'Aleksander GIEYSZTOR, professeur des sciences auxiliaires de l'histoire à l'Université de Varsovie dont notre *Bulletin*, dans son fascicule n° 8 de décembre 1950 (p. 11-12), avait analysé le mémoire sur l'Encyclique du pape Sergius IV. Les commentaires du jeune historien polonais nous tiennent parfaitement au courant de l'état actuel des recherches concernant l'époque de Charlemagne ainsi que la vie d'Eginhard et la valeur de sa biographie comme source historique et comme œuvre littéraire. A Gieysztor met en relief « la correction du langage, le débit harmonieux et le charme exceptionnel du récit » qui caractérisent la *Vita* de Charlemagne ; il constate qu'Eginhard, représentant typique de la « Renaissance carolingienne », est doté, tout en restant le débiteur de Suétone, d'une personnalité sortant de l'ordinaire qui lui a permis de se libérer de l'influence prépondérante qu'exerçait la masse d'écrits panégyriques et hagiographiques du Moyen-Age.

Il est naturel que A. Gieysztor ait mis largement à contribution la monographie d'Arthur Kleinclausz *Eginhard* (Paris, Les Belles Lettres, 1942), mais il a tenu à souligner qu'il se ralliait avant tout aux opinions du professeur Louis Halphen dont le chapitre sur Eginhard, paru dans ses *Etudes critiques sur l'histoire de Charlemagne* (Paris, Alcan, 1921, p. 60-103), est considéré par lui comme un ouvrage destiné à durer.

On pourrait s'étonner tout d'abord qu'on ait, dans la Pologne d'après-guerre, ressenti le besoin de rééditer la biographie de Charlemagne. Ce n'est pourtant pas un caprice, si l'on veut bien tenir compte de ce qui, aujourd'hui, préoccupe surtout les historiographes polonais. C'est justement depuis la fin de la seconde guerre mondiale et en connexion évidente avec le rattachement à la Pologne des territoires silésiens jusqu'à la frontière Odra-Nysa que les recherches sur les origines de l'Etat Polonais et la politique suivie par les princes et les rois de la dynastie des Piast ont connu une renaissance digne d'intérêt. La figure de Charlemagne ne laisse pas de retenir l'attention des historiens polonais d'aujourd'hui. Parmi eux, citons d'abord le regretté Stanisław Kętrzyński, ancien ministre de Pologne à Moscou et à La Haye, éminent historien, professeur à l'Université de Varsovie, mort le 26 mai 1950. Il faut mentionner surtout son article : *Karol Wielki i Bolesław Chrobry* (Charlemagne et Boleslas le Preux), publié dans le *Przegląd Historyczny* de 1946 (vol. XXXVI, p. 19-25), qui s'occupe des relations de Bolesław et de l'empereur Othon III. Il est au plus haut point vraisemblable, d'après le professeur Kętrzyński, que le roi de Pologne ait été présent à Aix-la-Chapelle aux côtés d'Othon III au moment de l'ouverture, en 1000, du tombeau de Charlemagne et que cette cérémonie ait fait sur lui une impression bouleversante. De même serait

---

nom, il s'appelait en effet Einhard (en latin Einhardus), et les historiens modernes français et allemands l'appellent presque tous Einhard, ou quelquefois plus rarement Einhart. Mais j'ai gardé l'appellation d'un emploi courant Eginhard » (A. Kleinclausz, *Eginhard*, 1942, p. 5). L. Halphen a publié la *Vita Karoli Magni* (troisième édition, 1947) en se servant du nom d'Eginhard ; il garde cette forme dans son *Charlemagne et l'Empire carolingien* (Paris, A. Michel, 1947, p. 207 et 212). De même J. Calmette (*Charlemagne*, PUF, 1951, p. 114) ; M. Defourneaux (cf. *Mélanges Louis Halphen*, PUF, 1951, p. 150) ; R. Latouche (*Textes d'histoire médiévale*, 1951, p. 106) ; Fr. L. Ganshof ; R. Folz (*Le Souvenir et la légende de Charlemagne dans l'empire germanique médiéval*, Dijon-Paris 1950, p. 4-9).

vraisemblable, d'après Kętrzyński, le don que l'empereur germanique aurait fait à Bolesław du trône de Charlemagne. Ainsi se propageait en Pologne le culte voué au créateur de l'Empire chrétien d'Europe occidentale ; on peut citer comme preuves d'abord la vogue que commence à connaître le nom de *Karol* (Charles) qui, dans les langues slaves, sert tout simplement à désigner « le roi », et le fait d'avoir choisi *Karol* comme second prénom pour le fils de Mieszko II, le futur Casimir le Rénovateur (1038-1058).

Un débat sur la question de savoir si les chroniqueurs polonais du Moyen-Age font réellement preuve d'une certaine connaissance des légendes épiques françaises glorifiant Charlemagne et ses paladins (2) n'aurait pas ici sa vraie place. En revanche, il convient de rappeler ici le nom de Marcell HANDELSMAN, l'éminent professeur d'histoire de l'Université de Varsovie, mort en 1945 au camp de concentration de Nordhausen, qui avait publié divers travaux fondés sur ses recherches concernant la période mérovingienne et qui s'intéressait spécialement aux problèmes de la féodalité et de la féodalisation.

Aujourd'hui, ce sont les disciples de Handelsman : Tadeusz Manteuffel, Wanda Moszczeńska, Aleksander Gieysztor, M.H. Serejski qui, reprenant leurs travaux interrompus par la guerre, suivent la voie tracée par leur maître. L'Institut d'Histoire de l'Université de Varsovie dont Handelsman avait jusqu'au début de la guerre de 1939 assumé la direction, avait publié, dès 1937, une série d'études discutant la thèse des historiens allemands qui s'efforçaient de prouver le caractère foncièrement germanique de la personne et de la politique de Charlemagne (*Karolus Magnus ou Karl der Grosse ?*, études publiées dans le vol. XIV du *Przegląd Historyczny*). Inculquée à ses élèves par le professeur Handelsman, la tradition de recherches, d'exercices et de cours se rapportant à la période mérovingienne et carolingienne est aujourd'hui maintenue et continuée par l'Institut d'Histoire à Varsovie qui, à la fin de la seconde guerre mondiale, reprit, dès 1946, ses activités.

#### LE TAPIS PERSAN ((DIT «CRACOVIE-N-PARISIEN ») CONSERVÉ AU TRESOR DE LA CATHEDRALE DE CRACOVIE (1)

Dans le trésor de la cathédrale de Cracovie est conservé un antique tapis persan qui ne forme pourtant que la moitié d'un ensemble. En effet, sa seconde moitié fait aujourd'hui partie des collections du Musée des Arts Décoratifs au pavillon de Marsan du Louvre (2). Ces deux parties jadis ne formaient qu'un seul tout dont on peut aujourd'hui encore recomposer

---

(2) Cf. les travaux de l'abbé Pierre DAVID (ancien chargé de cours à l'Université de Cracovie, depuis 1941 professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Coimbre) : *Boleslas le Preux dans les légendes épiques polonaises et scandinaves* (1932) ; *Histoire poétique de Boleslas Bouchetorse* (1932) ; *Le roman de Gautier de Tyniec* (1933).

(1) Résumé du mémoire présenté le 28 septembre 1950 par M. TADEUSZ MANKOWSKI, conservateur du Château de Wawel, à la séance de la Section de philologie de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres.

(2) Musée des Arts Décoratifs, salle 80, III<sup>e</sup> étage : « Tapis du Nord de la Perse, première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, don de M. Jules Maciet ».

le dessin, si l'on tient compte du fait que, dans le milieu de l'ouvrage, il manque une bande étroite de 17 à 21 cm. de largeur. Cette lacune est le résultat d'une coupure effectuée dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque le tapis servait à recouvrir les marches de l'autel de la cathédrale, parce que ses dimensions — 7 m. de long sur 3,91 à 4,10 m. de large — furent estimées trop grandes à cet effet. On se décida alors à le couper en deux parties dont l'une ne tarda pas à passer dans le commerce des antiquaires et de là — au Musée des Arts Décoratifs de Paris.

Les anciens inventaires de la cathédrale de Cracovie nous permettent de retrouver la trace des origines du tapis que les historiens de l'art qui s'intéressent au développement des arts du textile connaissent aujourd'hui sous le nom de tapis cracovien-parisien.

Tout semble indiquer que le spécimen cracovien est identique à celui que les inventaires de l'année 1791 décrivent comme tapis « turc à fleurs, arbres, petits oiseaux », dont le staroste de Cracovie, Elias Wodzicki avait fait don, en 1785, à la cathédrale. Le grand-père d'Elias, Wawrzyniec (Laurent) Wodzicki, échanson de Varsovie, administrateur des mines de sel de Wieliczka et de Bochnia, avait pris part aux côtés du roi Jean III Sobieski à l'expédition de Vienne et de Parkany. On peut, par conséquent, admettre avec beaucoup de vraisemblance que le tapis faisait partie du butin de guerre rapporté de l'expédition de Vienne (1683) ce qui d'ailleurs se trouve confirmé par la tradition.

Le tapis cracovien-parisien, qui est un des sommets de l'art décoratif persan, présente toutes les marques de production de l'une des manufactures royales de tapis (appelées *karkhana*) qui fonctionnaient pendant le second quart du XVI<sup>e</sup> siècle, sous le règne du schah Thamasp, deuxième souverain de la dynastie des Sofis. Les caractères de style des ornements, la façon même de les appliquer, ainsi que les sujets traités sur le tapis : représentation de spécimens du monde animal et végétal, arbres, plantes, fleurs, animaux et oiseaux, semblent indiquer comme lieu d'origine Tebriz, capitale des schahs de Perse de l'époque, située dans la partie Nord-Ouest du royaume. Deux siècles plus tard, un missionnaire jésuite polonais, le père Tadeusz Krusiński, dans son livre *Tragica vertentis belli Persici historia*, paru en 1740, nous a fourni toute une série de précisions sur l'organisation des *karthana* royaux. Entre le XVI<sup>e</sup> siècle, époque de la création du tapis cracovien-parisien, et le XVIII<sup>e</sup> siècle, cette organisation n'avait subi aucun changement ; vers 1550 aussi bien qu'au temps du père jésuite Krusiński, c'était toujours le chef des peintres attirés à la cour qui fournissait aux *karkhana* royaux les modèles destinés à être reproduits en textile. Dès cette époque, le tapis persan du genre dit « de cour », tissé d'après le modèle créé dans les ateliers des peintres de la cour royale et conçu comme œuvre d'un art d'ornement *sui generis* qui réservait à chaque spécimen un ensemble de couleurs spécialement harmonisé, était, comme le fut d'ailleurs le « gobelin » en Europe Occidentale, le résultat d'une collaboration entre l'artiste créateur du modèle dessiné et peint sur carton, du tisserand-chef et enfin de l'équipe entière des tisserands qui le réalisaient.

Conformément aux traditions de l'art textile persan, la composition du tapis cracovien-parisien est symétrique. Elle reste fidèle à un schéma fixé d'avance : un liseré intérieur foncé sépare la bordure de la partie

centrale où des représentations figurales et ornementales, s'enchaînant d'ailleurs parfaitement entre elles, sont répétées quatre fois. Sur un axe idéal, traversant en verticale le milieu du tapis, se trouve placé le médaillon central à angles aigus et, dans le prolongement de cet axe vertical, de chaque côté, deux médaillons plus petits. Sur le fond du champ central dont la couleur est d'un or jaune intense, on a représenté le Paradis : on y voit des cyprès (symbole de l'immortalité), des cerisiers et autres arbres en fleur, des roseaux et des fleurs ; le règne animal y est représenté par des léopards, des ours, des gazelles, des singes, des faisans, des oies sauvages, des perroquets, ainsi que des animaux nés de la fantaisie des légendes orientales, comme le phénix, etc. Cet univers de la nature met en relief l'idée qu'expriment les motifs du tapis : elle présente tous les caractères de la philosophie persane poétisée, connue sous le nom de *soufisme*, doctrine qui est sensible aux liens qui rattachent l'homme directement à Dieu et à la nature.

Mais la nature y est exprimée par des procédés naturalistes. On le voit dans la manière de représenter le règne animal, dramatisée parfois comme dans la scène où un couple d'ours a l'air de s'apprêter à se battre et celle où un léopard rampe vers un singe qui se balance suspendu aux branches d'un arbre. Les animaux représentés dans la bordure ont été, tant dans leur aspect naturel que dans leur mouvement, saisis sur le vif ; on y distingue une gazelle couchée qui tend le cou, une oie sauvage en plein vol, etc. Le naturalisme des détails fait ressortir le rythme qui anime l'ensemble du tapis, caractéristique des représentations figurales et ornementales de la tapisserie persane.

Parmi les sujets du tapis cracovien-parisien, il faut remarquer les motifs chinois qui interviennent fréquemment, traités soit comme ornements, soit comme éléments naturalistes, tel ce phénix faisant la roue et autres animaux légendaires. Les nombreux petits nuages, de variété et de forme diverses, que l'on aperçoit en haut et en bas dans la partie plus étroite du champ central, sont inspirés directement de modèles chinois. Les influences de la Chine sur l'art persan sont d'importance et datent de l'époque des invasions mongoles, en particulier du temps de la conquête de la Perse par Tamerlan ; en revanche, c'est grâce aux artistes persans engagés au service des princes mongols que les influences de l'art persan purent se répandre largement en Asie sur les pays limitrophes. On trouve plus de motifs de source chinoise dans le tapis cracovien-parisien que dans n'importe quel autre parmi les tapis persans les plus célèbres, et cette raison aide à expliquer, elle aussi, le rôle exceptionnel que le chef-d'œuvre en question joue dans l'histoire de l'art textile en Perse.

Les spécialistes qui, jusqu'à ce jour, se sont intéressés, d'une manière peu suivie il est vrai, au tapis cracovien-parisien, sont en général d'accord pour admettre comme date de sa réalisation le deuxième quart du XVI<sup>e</sup> siècle, époque où la dynastie des Timourides, descendants de Tamerlan, cesse de siéger sur le trône du royaume de Perse, remplacée, dès 1500, par la dynastie persane des Sofis. Son fondateur, le schah Izmail, choisit comme capitale Tebriz. Le schah Thamasp (1524-1576) lui succéda ; à son avènement, les arts connaissent un développement considérable, mais c'est le règne du schah Abbas I (1587-1629) que l'on considère comme la grande époque des arts de la tapisserie.

C'est sous le règne de Thamasp, et probablement à Tebriz, que fut tissé, d'après les cartons de l'un des peintres attirés de la cour, le tapis cracovien-parisien. C'est aussi à l'époque du schah Thamasp et, sans doute, au même peintre royal attaché à la cour qu'il faut, croit-on, attribuer aussi le modèle d'un autre tapis qui présente des ressemblances frappantes avec le chef-d'œuvre cracovien-parisien. Il nous en est resté seulement un fragment, appartenant aujourd'hui au baron Hatvany à Budapest. On y voit une scène figurative où l'on a représenté, entouré de courtisans de sa suite, dans un pavillon de jardin, probablement le schah Thamasp en personne. Le tapis de Budapest ou plutôt le fragment que l'on en conserve servirait par conséquent de preuve indirecte, permettant de fixer la date de l'origine du tapis cracovien-parisien.

Les harmonies de couleurs jouent un rôle de premier plan dans l'appréciation de l'ensemble hautement artistique que représente à nos yeux le tapis cracovien-parisien. Ses couleurs sont partout assorties de façon harmonieuse, propre à satisfaire le goût le plus raffiné. Elles sont d'une intensité profonde et distribuées avec un art accompli : ainsi le petit liseré noir à l'intérieur sépare nettement le champ central, à fond jaune-or foncé, de la bordure, couleur cramoisie foncée, qui joue un rôle autonome dans l'ensemble de cette harmonie ornementale. Dans chaque sujet, les détails de couleurs variées, qu'ils soient traités selon un procédé naturaliste ou bien stylisés, se détachent du fond en restant d'ailleurs en harmonie avec lui ; dans ces détails interviennent parfois des accents plus vigoureux qui font ressortir l'importance de la représentation du Paradis, sujet principal occupant la partie centrale du tapis.

Le tapis cracovien-parisien marque une étape des plus importantes dans l'histoire de l'art de la tapisserie persane. L'auteur du carton qui lui servit de modèle reste pour nous un inconnu, il est pourtant certain qu'il faisait partie du groupe de peintres attirés de la cour royale du schah Thamasp. Mais les tisserands qui travaillèrent à l'exécution de son projet méritent eux aussi toute notre admiration. C'est avec une subtilité et une finesse sans égales qu'ils réussirent, au cours de la réalisation du chef-d'œuvre, à mettre en valeur le trait qui en dessine les détails les plus variés. En effet, le génie de l'art persan sait fondre en un seul ensemble deux éléments : la finesse du trait alliée à l'harmonie pleine d'élégance des couleurs. Dans la partie centrale, la représentation du Paradis est, si l'on se place au point de vue pictural, plutôt une vision poétique qu'une réalité exprimée, et ceci malgré le naturalisme des détails. Quant à la bordure, malgré la grande diversité des motifs qui y sont traités, il se dégage des représentations colorées, juxtaposées soit en harmonie soit en contrastes alternés, une sorte de rythme ondoyant.

Aussi c'est avec raison que, dans l'ouvrage monumental *Survey of Persian Art*, où sont rassemblés les résultats des recherches entreprises dans le domaine de l'art persan, A.U. Pope, éminent spécialiste, considère le tapis cracovien-parisien comme une des plus belles réussites que l'on connaisse dans l'histoire des arts décoratifs.

## SUR LES VESTIGES D'UNE LANGUE ROMANE PARLÉE DANS L'AFRIQUE DU NORD-OUEST A L'EPOQUE ARABE

M. TADEUSZ LEWICKI, professeur de civilisation islamique à l'Université de Cracovie, a présenté, en juin 1949, au cours de la XIII<sup>e</sup> Session annuelle de la Société Polonaise de Linguistique, une contribution traitant du sujet mentionné dans le titre de cet article. Dans le dixième fascicule du *Bulletin* de ladite Société, publié à Cracovie en 1950, a paru (pages 158-159) un résumé de l'ouvrage en question.

En voici les principaux passages :

Contrairement à l'opinion généralement admise qui veut que l'Afrique du Nord, appelée couramment *Maghreb* par les écrivains arabes, appartenant aux régions de l'ancien Empire Romain d'où les traces des anciens idiomes romans ont aujourd'hui disparu, — le professeur Lewicki cite de nombreuses preuves témoignant en faveur de la persistance sur ces territoires, au moins jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, d'une langue romane. Ces preuves nous sont apportées par des sources arabes, concernant le Maghreb, qui datent des premiers siècles de l'ère musulmane. Une analyse détaillée de ces sources démontre qu'il existait au Maghreb, depuis la Cyrénaïque jusqu'au Maroc, toute une chaîne de colonies habitées par des populations chrétiennes nommées *al-Afarika*, c'est-à-dire Africains, et parlant une langue que le géographe arabe al-Idrisi, qui la cite en 1154, désigne comme *al-latini al-ifriki*, ce qui veut dire « latino-africaine ».

Les dialectes africo-romans n'ont jamais appartenu au groupe des langues littéraires, aussi ce n'est qu'en nous fondant sur la toponomastique de l'Afrique du Nord-Ouest que nous pouvons essayer d'en deviner les aspects. Les Arabes ont repris les noms de lieux du Maghreb à la population indigène, romanisée à l'époque de leur conquête de ces territoires, au VII<sup>e</sup> et au VIII<sup>e</sup> siècle. Nous connaissons ces noms de lieux par les œuvres de géographes et chroniqueurs arabes comme al-Iakubi, al-Bekri, al-Idrisi et quelques autres ; il faut y ajouter quelques noms propres de personnes présentant des caractères nettement latins. Tel est le matériel, assez peu étoffé, il est vrai, dont nous disposons ; il nous permet cependant de dégager quelques traits de la structure de la langue latino-africaine.

Le professeur Lewicki examine quelques faits propres à cette langue reconstituée, en attirant notre attention sur la sonorisation des consonnes sourdes (*f - v* ; *t - d* ; *c - g*), p. ex. lat.-afr. *Lebda* (lat. *Leptis*), et sur la palatalisation des gutturales, p. ex. lat.-afr. *Gellula* (avec une chuintante, lat. *Cellula*).

La toponomastique du Maghreb démontre des mots latins pétrifiés sous forme de l'ablatif (p. ex. *Fassatu*, lat. *Fossatum*, abl. *Fossato*) ou de l'accusatif (p. ex. *Kasas*, lat. *Casae*, acc. *Casas*).

## LA DIFFUSION DE LA LANGUE FRANÇAISE EN POLOGNE A L'EPOQUE DES ROIS DE LA MAISON DE SAXE

Sous ce titre a paru, dans l'ouvrage collectif *Studia z dziejów kultury* (Etudes sur l'histoire de la civilisation, Varsovie, 1949, p. 379-390), un article dû à la plume de JÓZEF BIRN. Ce jeune savant, docteur ès lettres de l'Université de Cracovie, préparait depuis des années un ouvrage de

synthèse traitant des influences françaises sur la culture polonaise. Avant la dernière guerre, Birn avait déjà publié un article évoquant la personnalité de Jean Thenaud qui joua au XVI<sup>e</sup> siècle un certain rôle dans les milieux calvinistes polonais (cf. la revue *Reformacja w Polsce*, tome IV, 1926). Les autres matériaux, qu'il avait réunis, disparurent au cours de la guerre, tandis que leur auteur, déporté par les Allemands à Oświęcim (Auschwitz), succombait dans ce camp de concentration au début de 1944. On a pourtant pu sauver du désastre l'article précité qui esquisse un tableau de la connaissance du français en Pologne au temps des rois de la dynastie de Saxe, Auguste II et Auguste III.

Birn constate que, au cours de cette période, la langue française supplante, à la cour royale, parmi les grands seigneurs et dans les écoles, le latin. Hugo Kołłątaj note que, à la cour des rois de la dynastie de Saxe, on ne connaissait point le polonais et que l'on ne pouvait s'y faire entendre qu'en allemand ou en français ; le latin n'y était plus employé que pour rédiger les documents officiels. Au sein des familles polonaises, la correspondance s'échangeait surtout en français. De France les nobles faisaient venir des gouverneurs pour leurs enfants, et il arriva que dans la famille des princes Sułkowski et dans celle des Mniszech les enfants, jusqu'à l'âge de douze ans, ne connaissaient pas d'autre langue que le français. La langue française était la seule enseignée à parler dans les écoles de couvents pour jeunes filles polonaises, spécialement dans les maisons où l'éducation des pupilles était confiée aux sœurs de l'Ordre de la Visitation ou du Saint Sacrement.

On envoyait fréquemment les membres du clergé polonais compléter leurs études en France. Nous connaissons le nom du chapelain de la femme d'Auguste III, la reine Marie-Josèphe, dont les sermons français, prononcés du haut d'une des chaires de Varsovie, suscitaient l'admiration générale. C'est aussi en français que le clergé de Poznań souhaite, en 1732, la bienvenue à Auguste II visitant cette ville.

Le français était la langue qu'employaient le plus volontiers les jésuites de Pologne d'autant plus qu'il se trouvait parmi eux beaucoup de Français de naissance.

Il n'était pas rare d'entendre les parents se plaindre de la formation insuffisante des gouverneurs qu'ils avaient fait venir de France. En revanche le niveau de l'enseignement du français dans les écoles polonaises, dirigées le plus souvent par les jésuites ou par les piaristes, était assez élevé.

En 1736, le roi Auguste III fonda une chaire de langue française à l'Université de Cracovie, ce fut le professeur Ambroży Buszydłowski qui y enseigna jusqu'en 1764. A la même époque, des chaires de français furent créées à l'Université de Wilno.

J. Birn cite les noms de jésuites français, arrivés de leur pays en Pologne et professant dans les écoles polonaises.

Le nombre de grammaires françaises éditées en Pologne au cours de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle est relativement élevé. Dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle avait d'ailleurs paru une grammaire française due à un orientaliste d'élite, natif de Lorraine, François Mesgnien-Meniński, auteur d'un imposant dictionnaire des langues turque, arabe et persane, ainsi que d'une grammaire polonaise. On pourrait citer aussi un grand nombre



de grammaires françaises composées par des Polonais et rédigées dans la plupart des cas en latin. Ce sont des *Grammaticae linguae gallicae* de genre divers, comme celle que fit paraître en 1753 le professeur A. Buszydłowski, déjà cité plus haut. A cette liste il faut ajouter des dictionnaires français-polonais et français-allemand-polonais de volume et d'importance divers ; citons comme exemple un dictionnaire de ce type publié en 1744 par un lexicographe de renom, Abraham Michał Trotz.

Il n'existe que fort peu de traductions de valeur d'œuvres littéraires françaises en polonais à l'époque des rois de Saxe : les lecteurs les lisaient couramment dans le texte original. La vogue que connut à l'époque le livre français contribua - symptôme bien compréhensible - à corrompre la langue du pays et à répandre l'habitude d'employer, dans les conversations aussi bien que dans la correspondance, des locutions « macaroniques ».

Cependant, dès la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, une violente réaction éclata contre la coutume de mêler le français au parler polonais ; à la tête de ce mouvement de « purisme », on trouve plusieurs patriotes éminents, comme Konarski et Bohomolec.

L'important essai de Józef Birn nous rappelle d'une façon impérieuse la nécessité d'entreprendre une histoire complète de la langue française en Pologne. Nous ne possédons pour le moment que de brefs essais de synthèse comme celui que Witold Doroszewski a publié en 1934, sous le titre « La langue française en Pologne », dans le XIV<sup>e</sup> volume de la *Revue des Etudes Slaves*. Citons aussi les analyses monographiques de feu le professeur Józef Morawski, concernant quelques emprunts faits par le polonais à la langue française, et enfin des contributions se rapportant à l'enseignement du français dans les écoles polonaises, comme le traité du regretté Stefan Glixelli sur les professeurs français à Wilno (Jean Pinabel de Verrière et Jean de Nève ; cf. le mémoire : *O nauce języków romańskich w Wilnie 1781-1832* — L'enseignement des langues romanes à Wilno 1781-1832 —, Wilno 1921).

## JEAN-JACQUES ROUSSEAU EN POLOGNE

La *Bibliographie générale des œuvres de J.-J. Rousseau* (Paris, 1950, P.U.F.) que vient de publier M. Jean Sénélier contient, entre autres, la liste des traductions polonaises des œuvres du philosophe genevois. A vrai dire, cette liste n'est pas complète (la traduction du *Contrat Social* du professeur Antoni Peretiatkowicz, publiée en III<sup>e</sup> édition en 1949, n'y est pas mentionnée), elle enregistre cependant toutes les publications les plus importantes qui sont malheureusement défigurées par une quantité invraisemblable de fautes d'orthographe lorsqu'il s'agit de citer les noms propres et les titres d'ouvrages polonais ; ces fautes persistent même, lorsque l'auteur cite les traductions qui, appartenant à la Bibliothèque Nationale de Paris, se trouvent imprimées dans son *Catalogue général*.

D'autre part, les *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau* enregistrent scrupuleusement les travaux critiques des érudits polonais qui s'occupent de l'œuvre de l'auteur du *Contrat*. En feuilletant les volumes des *Annales*, on s'aperçoit que dans leur première série qui compte 21 volumes

(années 1905-1932), le nombre d'articles et publications polonais y demeure relativement élevé, mais que ceux-ci semblent faire complètement défaut dans les volumes qui suivent, de sorte qu'à partir du volume XXII jusqu'au volume XXXI (années 1933-1949) on ne relève plus une seule mention d'article polonais. Cela concorde d'ailleurs avec la liste publiée par Jean Goldman dans l'*Archivum Neophilologicum* de Cracovie (tome II, 1937, p. 248-252).

Dès 1913, Marian Szykowski, professeur de littérature polonaise à l'Université de Prague, avait publié une vaste monographie : *Myśl J.-J. Rousseau w Polsce XVIII-go wieku* (La Pensée de J.-J. Rousseau dans la Pologne du XVIII<sup>e</sup> siècle) ; très important pour les rousseauistes, cet ouvrage est malheureusement fort peu connu à l'étranger. (1).

Un autre ouvrage ne se rattache qu'indirectement à la Pologne. Nous avons nommé le précieux mémoire du professeur Jean Fabre, *L'Examen du « Contrat Social » de Pierre Naville*, publié dans les *Annales de la Société J.-J. Rousseau* (tome XXII, 1933, p. 9-153) et fondé sur le manuscrit appartenant aux collections de la Bibliothèque Polonaise de Paris. Rappelons enfin qu'un des propriétaires d'Ermenonville, qui fut d'ailleurs un collectionneur assidu de souvenirs touchant Rousseau, n'était autre que le prince Léon Radziwiłł, décédé en 1926, descendant de la plus haute noblesse polonaise (cf. *Annales de la Société J.-J. Rousseau* tome XVIII, p. 420 ss.).

Depuis la fin de la dernière guerre, on doit enregistrer dans ce domaine deux nouveaux ouvrages polonais dont la parution ne sera pas, pour les spécialistes de Rousseau, dépourvue d'intérêt. C'est d'abord le mémoire de Bolesław GORNICKI : *Jędrzej Śniadecki jako pediatra* (Śniadecki comme pédiatre, Cracovie, P.A.U., 1950), où l'auteur analyse, entre autres, les jugements que le grand naturaliste et pédagogue de Wilno avait formulé au sujet des théories pédagogiques du créateur de l'*Emile*.

C'est ensuite un traité dû à la plume d'Antoni PERETIATKOWICZ, professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Poznań, qui, depuis 1913, n'a pas cessé de s'intéresser à Rousseau et de publier articles et mémoires consacrée aux écrits politiques de l'auteur du *Contrat Social*.

Le nouveau livre de M. Peretiatkowicz est intitulé : *J.-J. Rousseau filozof demokracji społecznej* (J.-J. Rousseau philosophe de la démocratie sociale, Poznań, 1949). L'auteur s'y attache presque exclusivement à l'analyse du contenu philosophique des doctrines politiques et sociales du moraliste genevois, laissant de côté les problèmes d'histoire qui s'y rapportent.

Afin de donner une idée du résultat des recherches de l'éminent juriste polonais, il suffira de citer quelques conclusions de son ouvrage :

« A l'issue de la dernière guerre mondiale, est née une nouvelle et très intéressante forme de construction politique d'Etat : l'Etat populaire démocratique (la Démocratie Populaire). Cette forme de régime politique redonne de l'actualité à la doctrine sociale et politique de Rousseau en développant davantage certains éléments que celle-ci contenait déjà en germe.

« La démocratie populaire fait siens les principes d'une démocratie intégrale : tout pour le peuple et tout par le peuple.

---

(1) Le livre de M. Szykowski n'est pas mentionné dans le grand manuel bibliographique de F. Baldensperger et W.P. Friederich : *Bibliography of Comparative Literature* (University of North Carolina, 1950).

Elle crée un parlement à chambre unique, fondé sur une base électorale démocratique. Elle prévoit, à divers échelons, des conseils nationaux, dotés d'une large compétence. Et quel autre penseur que Rousseau aura, dans le cours de l'histoire, défendu avec plus de conviction la démocratie intégrale, la démocratie directe ? »

« La démocratie populaire met en avant le principe de la réforme agraire. Rousseau déjà, en plein XVIII<sup>e</sup> siècle, s'élevait contre les symptômes d'inégalité frappante qui se trouvaient régler la répartition des terres, et louait Lycurgue d'avoir réalisé dans son pays, de façon radicale, la réforme agraire. »

« La démocratie populaire a procédé à l'étatisation des grandes entreprises et de la grande propriété industrielle et commerciale. De même Rousseau, dans son *Projet de Constitution pour la Corse*, écrivait : *Je veux que la propriété de l'Etat soit aussi grande, aussi forte, et celle des citoyens aussi petite, aussi faible qu'il est possible.* »

« La démocratie populaire propage non seulement la conception de liberté politique, mais encore celle d'égalité sociale. De même Rousseau écrivait dans son *Contrat Social* (II, 11) : « *Si l'on recherche en quoi consiste le plus grand bien de tous, qui doit être la fin de tout système de législation, on trouvera qu'il se réduit à ces deux objets principaux : la liberté et l'égalité.* »

« Il existe évidemment entre la doctrine de Rousseau et la démocratie populaire une différence prononcée : Rousseau était un idéologue du type « petit bourgeois », tandis que la démocratie populaire constitue une étape précédant le socialisme. Cependant — comme le fait remarquer si justement Engels — sous son aspect théorique, le socialisme moderne ne fait primitivement que développer surtout, d'une façon plus hardie et plus conséquente, les principes préconisés par les grands penseurs français du XVIII<sup>e</sup> siècle, par Rousseau en premier lieu qui, doué d'un sens très prononcé du social, attachait une grande importance à l'égalité sociale. »

« Reprenant ainsi de l'actualité, la doctrine de Rousseau mérite d'être rappelée et discutée d'une manière détaillée, et cela d'autant plus que la question de la liberté et de l'égalité demeure toujours le problème central de toute philosophie sociale. »

(p. 6-7).

« ...Il y a dans la théorie de Rousseau un principe de base qu'il ne saurait exister de liberté sans égalité ; c'est ce principe qui distingue nettement Rousseau du camp libéral tout en le rapprochant du camp socialiste ».

« La question de savoir comment concilier la tendance de Rousseau à la liberté de l'homme avec le principe de la subordination de l'homme à l'Etat peut se résoudre d'une manière fort simple si l'on considère que la liberté, pour Rousseau, se fonde sur l'indépendance où l'homme doit se trouver par rapport à l'homme qui, elle, requiert justement l'intervention de l'Etat. »

« La question de savoir si c'est à la liberté ou bien à l'égalité que l'auteur du *Contrat* attribuait une plus grande importance devient, dans le cadre de sa doctrine, une sorte de faux problème, étant donné que celui-ci rattache strictement la liberté à l'égalité et déclare que sans égalité, il ne saurait y avoir de liberté. »

« Il résulte de tout ce qui précède que la doctrine de Rousseau semble appartenir non seulement, vu le pouvoir suprême que doit y exercer tout le peuple, au domaine de la démocratie politique, mais encore à celui de la démocratie sociale, vu les tendances sociales qu'elle exprime. »

« La doctrine de Rousseau n'est pas une doctrine socialiste, puisqu'elle ne préconise pas le principe de socialisation des moyens de production, lacune d'ailleurs compréhensible si l'on tient

compte des conditions économiques de l'époque et du fait que la grande industrie ne faisait alors que naître. »

« La doctrine de Rousseau, « petite-bourgeoise » dans son essence, est pourtant une doctrine nettement en progrès sur son époque, étant donné son sens marqué du social, étant donné aussi la première place qu'elle réserve à l'égalité sociale aussi bien qu'à la justice sociale. »

« La conception de liberté sociale prise dans son sens d'égalité sociale et d'indépendance de l'homme par rapport à l'homme sépare nettement Rousseau du camp libéral et le rapproche du camp socialiste. »

« Socialiste, Rousseau ne l'était pas ; cependant, vu la manière dont il relie entre elles la liberté et l'égalité sociale, nous sommes en droit de le considérer comme un précurseur du socialisme » (p. 256-260).

Pour écrire son livre, le juriste polonais a puisé dans toute la littérature du sujet, qui est, comme on le sait, d'une richesse exceptionnelle. Il n'a évidemment pas pu avoir recours à l'ouvrage fondamental de M. Robert DERATHÉ : *La science politique de J.-J. Rousseau et la science politique de son temps* qui a paru (Paris, P.U.F.) en 1950, une année après la publication de son traité. Dans sa thèse de doctorat, Robert Derathé s'intéresse d'ailleurs à cet aspect de la genèse des doctrines de Rousseau qui ne relève pas du domaine des recherches du professeur Peretiatkowicz, c'est-à-dire aux précurseurs des idées exprimées par Rousseau dans son *Contrat Social* et dans ses autres écrits politiques. De la préface à l'ouvrage de M. Derathé (écrite par MM. B. Mirkin-Guetzévitch et M. Prélot), nous nous permettrons de détacher un passage qui montrera que l'opinion, selon laquelle la philosophie politique de Rousseau serait une doctrine ouvrant la voie aux démocraties populaires, n'est pas un point de vue isolé. Voici ce qu'écrivent les savants français : « Le lecteur du milieu du XX<sup>e</sup> siècle n'a que trop tendance à parcourir Rousseau à la lumière des événements ultérieurs à la Révolution de 1789, ou à le juger en fonction des problèmes d'aujourd'hui qui en font, pour certains, le précurseur des démocraties populaires » (p. XII).

Le traité du professeur Peretiatkowicz qui n'a pas manqué d'éveiller l'attention des milieux de juristes polonais, est devenu le point de départ d'une discussion pleine d'intérêt : on essaie de définir quelle fut, en réalité, l'influence de Rousseau sur les mouvements révolutionnaires ultérieurs et en particulier sur la Grande Révolution de 1789 ; pour les spécialistes polonais, il s'agit également de savoir s'il faut considérer le penseur de Genève comme un philosophe de stricte observance qui ne se mouvait avec facilité que dans le cadre d'un système de raisonnements abstraits ou si, au contraire, Rousseau fut un penseur militant proposant, dans ses écrits, des projets aussi concrets que viables, et un réformateur animé de la volonté de changer, par les réformes qu'il préconisait, l'ordre politique et social de l'Etat moderne. (2).

---

(2) Cf. l'organe mensuel, édité à Varsovie, *Państwo i Prawo* (L'Etat et le Droit), tome VI, 1951, p. 309-314 et 996-998. Quant aux travaux français touchant ce sujet plein d'actualité, voir l'article, récemment paru, d'André de Maday : *Rousseau et la Révolution Française* (*Annales de la Société J.-J. Rousseau*, t. XXXI, Genève, 1950, p. 169-208).

## ETUDES POLONAISES SUR LA REVOLUTION FRANÇAISE

Le centenaire du « Printemps des Peuples » a donné dernièrement aux historiens polonais l'occasion d'entreprendre des recherches sur les mouvements révolutionnaires de 1848. On a déjà publié à ce sujet une quantité d'essais et d'articles dont notre *Bulletin* rendra compte dans un de ses prochains numéros. En revanche peu d'études polonaises ont paru depuis 1945 sur la Révolution Française de 1789. Nous nous proposons d'analyser ci-dessous les trois principales d'entre elles.

L'historiographie polonaise ne possède pas encore de monographie complète, digne de faire pendant à celle de Jacques Droz *L'Allemagne et la Révolution Française*, publiée à Paris en 1949. On peut cependant considérer le livre d'Helena RZADKOWSKA : *Stosunek polskiej opinii publicznej do Rewolucji Francuskiej* (L'opinion publique polonaise de la Révolution Française, Varsovie 1948) comme une étude préliminaire de ce vaste problème. L'auteur, qui a procédé à une analyse détaillée des journaux, brochures et tracts parus en Pologne entre 1789 et 1794, compare les jugements que les différents milieux de la société polonaise portaient sur les multiples problèmes soulevés et souvent résolus par les dirigeants de la Révolution. C'est dans cet esprit que Mme H. Rzadzowska cite les appréciations polonaises sur la prise de la Bastille, la proclamation de la Déclaration des Droits de l'homme, les lois françaises sur le clergé et le culte religieux et, enfin, l'organisation d'une armée nationale. L'opinion polonaise se passionne surtout à discuter des questions de régime politique : monarchie ou république, droit de propriété, réformes sociales. La divergence de cette multitude d'opinions qui s'entrecroisent et s'opposent s'explique aisément si l'on n'oublie pas que, contemporains des grands événements qui bouleversent Paris et la France, d'autres événements décisifs d'une portée historique se déroulent en même temps en Pologne ; il suffira de citer la session à Varsovie de la « Grande Diète de quatre ans » et la proclamation de la Constitution Polonaise, votée le 3 mai 1791.

Dans son analyse des journaux et périodiques polonais, Mme Rzadzowska s'intéresse à la période comprise entre le début de la Révolution en France et la chute de l'insurrection polonaise de Kościuszko en octobre 1794. Son essai, composé avant 1939, a d'autant plus de prix, que l'auteur a pu compiler et citer abondamment les matériaux des archives de Varsovie, en grande partie détruits depuis par les désastres dont a souffert entre 1939 et 1945 la capitale. Il reste en liaison avec deux articles : celui que le professeur Marceł Handelsman avait, dès 1910, publié sous le titre : « La Constitution polonaise du 3 mai 1791 et l'opinion française » (*La Révolution Française*, vol. 58, 1910, p. 411-434) et celui de Julien Grossbart : « La politique polonaise de la Révolution Française jusqu'aux traités de Bâle », publiée en 1929 dans le volume VI des *Annales historiques de la Révolution Française*.

L'auteur du second des ouvrages qui nous semblent offrir un intérêt certain, M. Witold ŁUKASZEWICZ, dans sa monographie sur Claude-François Łazowski (*Klaudiusz Franciszek Łazowski*, Varsovie, 1948) nous présente le résultat de ses recherches, effectuées dans les archives et les bibliothèques parisiennes. Claude Łazowski (1752-1793), politicien radical d'origine polonaise, se distingua au cours des années 1789-1793 comme un des

chefs de la population parisienne des faubourgs Saint-Marcel et Saint Antoine. D'après l'auteur, les jugements défavorables formulés au sujet de la personne de Łazowski par certains hommes politiques français, se recrutant surtout parmi les Girondins, se trouvent à la source des commentaires malveillants de nombreux historiens tant français que polonais et se fondent incontestablement sur des documents incertains et même falsifiés. M. Łukaszewicz, partisan convaincu des conclusions du professeur Albert Mathiez et, par conséquent, adversaire de la manière d'apprécier la Révolution Française exprimée dans les ouvrages d'historiens tels que Taine, Aulard, de La Gorce, Madelin et Gaxotte, nous raconte par le menu le cours de la carrière politique de Łazowski, c'est-à-dire la participation de ce sans-culotte influent aux événements du 14 juillet 1789, du 15 avril, 20 juin, d'août et septembre 1792 et enfin du 9 et du 10 mars 1793 ; en dernier lieu, l'auteur se penche sur les problèmes se rapportant au mystère de l'assassinat de Łazowski et à l'apothéose de ses funérailles.

M. Łukaszewicz, tout en ne cherchant nullement à nier l'existence des relations de sympathie qui liaient Łazowski à Babeuf, démontre cependant que le révolutionnaire polonais, fidèle aux principes préconisés par ses amis les plus proches, et par Marat en premier lieu, n'avait pas proclamé ouvertement les principes communistes.

L'auteur nous présente aussi, à cette occasion, la biographie des deux frères de Claude : Maximilien et Joseph-Félix Łazowski, tous deux personnages hors série. Dans son ouvrage *Les Polonais en Egypte*, (Paris, 1910), l'un des meilleurs historiens polonais, le professeur Adam Skalkowski (1), a consacré de nombreuses pages à Joseph-Félix Łazowski, ingénieur-général de Bonaparte. Quant à Maximilien, que l'on confond souvent avec le révolutionnaire Claude (2), il fut, comme on le sait, un économiste de talent, ami intime de la famille des La Rochefoucauld-Liancourt ainsi que du grand agronome anglais Arthur Young. Les historiens de France et d'Angleterre, spécialistes de l'époque, ont une haute opinion des talents de Maximilien Łazowski. M. Łukaszewicz, dont l'ouvrage témoigne d'une érudition peu commune, connaît et cite leurs conclusions. Rappelons encore le mémoire condensé que Jean Marchand a publié sous le titre : *Une amitié internationale au XVIII<sup>e</sup> siècle* dans l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France* (année 1945, paru en 1947, p. 45-74) ; il y est question des frères Łazowski, en premier lieu de l'économiste Maximilien, dont Marchand loue hautement les qualités de caractère ainsi que le savoir économique.

Ajoutons enfin que M. Łukaszewicz essaie dans son ouvrage de fournir des arguments qui prouveraient que la fameuse Lodoiska, connue par les œuvres de Louvet de Couvrai, n'était autre que la propre sœur de Claude, Maximilien et Joseph-Félix Łazowski.

Edité par le professeur Bogusław LEŚNODORSKI, dans la collection *Biblioteka Narodowa*, le volume qui traite de « La Forge de Kołłątaj » (*Kuźnica kołłątajowska*, Wrocław, 1949) revêt le caractère d'un ouvrage de vulgarisation. Il contient un choix de sources qui met nettement en relief les idées progressistes du grand réformateur Hugo Kołłątaj et du groupe

---

(1) Décédé le 17 avril 1951.

(2) Cf. G. Lenôtre, *Sous le bonnet rouge* (1936, p. 40-41) et P. Boyé, *La Cour polonaise de Lunéville* (1920, p. 313).

de ses amis, et où nous trouvons fréquemment des opinions contemporaines des hommes politiques polonais sur les réformes de la Révolution Française.

M. Leśnodorski cite également dans son recueil des extraits de la traduction polonaise des *Réflexions politiques sur les circonstances présentes*, l'ouvrage connu de Jean-Paul Rabaut Saint-Etienne. (3).

## LES OPINIONS DE FRANCISCO DE MIRANDA SUR LA POLOGNE ET LES POLONAIS

C'est en mars 1950 (1) qu'a été célébré le bicentenaire de la naissance, à Caracas, de Francisco de Miranda, Vénézuélien éminent. On sait que Miranda joua d'abord un rôle important dans la guerre d'Indépendance que livrèrent aux Anglais les colons de l'Amérique du Nord, qu'il conquit ensuite le grade de général dans les armées de la Révolution Française, au cours de laquelle il se distingua sur les champs de bataille de Belgique. Il fut également aux côtés de Bolivar, l'un des héros de l'âpre lutte qui libéra du joug de la couronne d'Espagne les républiques sud-américaines. Enfin, ayant été fait prisonnier par les Espagnols, il mourut en captivité, en 1816.

A l'occasion du bicentenaire de la naissance du héros sud-américain, M. C. Parra-PÉREZ (de 1941 à 1945 ministre des Affaires Etrangères du Vénézuéla) publia en français un important volume sur *Miranda et Madame de Custine* (Paris, Grasset, 1950), qui vient compléter son ancien ouvrage sur *Miranda et la Révolution Française* (Paris, Pierre Roger, 1925).

Les historiens polonais connaissent surtout Miranda comme compagnon d'armes du Polonais Józef Miączyński, général des armées de la Révolution Française. Mêlés à un procès de haute trahison, accusés d'avoir participé à la défection de Dumouriez, ils furent traduits tous deux devant le tribunal du peuple. Miranda fut acquitté, tandis que Miączyński, condamné à mort, était guillotiné en 1793' (2).

Les jugements portés par Miranda sur la Pologne et les Polonais sont moins connus. Avant de s'engager dans les armées de la Révolution Française, le Vénézuélien voyagea à travers la plupart des pays d'Europe, arrivant jusqu'en Russie et en Ukraine qui était à cette époque une pro-

---

(3) L'opuscule de J.P. Rabaut avait joui à l'époque d'une grande popularité auprès du public polonais. La traduction polonaise comprend trois éditions : la première en 1792, les deux suivantes en 1794. Une nouvelle édition parut à Varsovie, en juillet 1831.

(1) C'est en 1950 que le Vénézuéla a célébré solennellement le bicentenaire de la naissance de Miranda, et c'est bien la date de 1750 qu'indiquent plusieurs des dictionnaires biographiques qu'on peut consulter à Paris. Cette date de 1750 a été également adoptée dans l'ouvrage, que nous citons, publiée en 1950 par C. Parra-Pérez. Cependant d'autres sources, parmi lesquelles on notera le premier livre sur Miranda que le même auteur avait publié en 1925, donnent 1752 comme date de naissance du général. Et que dire du recueil de documents *Miranda dans la Révolution Française*, publié en 1889 par le gouvernement du Vénézuéla où, la date de la naissance de Miranda intervenant à deux reprises, on peut lire d'abord (p. 168) : « né en 1754 », et : « naquit vers 1752 » (p. 347) !

(2) Cf. A. Mathiez, *La Révolution et les étrangers* (1918, p. 127).

vince polonaise. Il a laissé une vaste correspondance ainsi qu'un Journal — son *Diario* — qui font aujourd'hui partie des collections d'autographes de la Bibliothèque Nationale de Caracas, capitale du Vénézuéla. Le gouvernement de son pays a entrepris, en 1929, d'éditer l'ensemble de l'œuvre écrite du général. Sous le titre de *Archivos del General Miranda* une quinzaine de volumes ont déjà paru. Malheureusement, l'édition n'est pas assez soignée, une quantité de noms étrangers y est transcrite dans une orthographe de fantaisie, enfin le manque de commentaires appropriés rend la lecture de cette collection malaisée. Cependant la masse de matériaux et d'informations que contiennent les *Archivos* mérite pleinement l'attention des spécialistes. Aussi, en Italie et en Suisse, s'est-on déjà empressé de traduire et de publier les fragments de la collection qui se rapportent à ces pays respectifs ; nous apprenons que la Suède prépare, elle aussi, une publication analogue. Dans le *Monde Slave* (vol. X, 1933, p. 72-90 et 186-218), G. Lozinski avait commenté les extraits des *Archivos* concernant la Russie : il y mentionne également la rencontre de Miranda avec le roi de Pologne Stanislas-Auguste Poniatowski.

Francisco de Miranda arriva à Kaniów en 1787, pendant le séjour en ce lieu du roi de Pologne qui y attendait la visite de l'impératrice Catherine. (3).

L'opinion du roi de Pologne sur ce voyageur débarquant des lointaines Amériques en pleine Ukraine, et qu'il prenait d'ailleurs pour un Mexicain, fut on ne peut plus élogieuse. Lozinski rappelle avec raison la phrase d'une lettre que Stanislas-Auguste adressait à son chef de cabinet Kiciński où, parlant de Miranda, il le définit : « C'est un homme extraordinaire » (4). De son côté, c'est avec l'admiration la plus sincère que Miranda confie à son *Diario* la profonde impression que lui a laissée l'intelligence du roi : « Il est difficile de rencontrer quelqu'un dont la conversation soit plus nourrie, agréable et intéressante que celle de ce souverain qui, tout en étant doué d'une vaste culture littéraire et d'une érudition hors de pair, se distingue par une grande patience à écouter son interlocuteur et par une singulière habileté à lui poser des questions » (5).

Les pages où Miranda résume ses impressions de voyage en Pologne nous frappent par leur pénétration et leur justesse ; ainsi, il est vivement choqué par les symptômes de servilité dont font preuve les paysans à l'égard du roi et des grands seigneurs polonais : « De pauvres femmes — note-t-il — se trouvant sur le chemin que parcourait à cheval le Roi en ma compagnie, se prosternaient à ses pieds face contre terre, la tête entre les mains... » (6).

Et Miranda conclut : « Point de liberté là où l'on tolère des gestes pareils sans rougir ». (7).

(3) Sur le rendez-vous de Kaniów, cf. Claude Backvis, *Stanislas Trembecki* (Paris, 1937, p. 145-150).

(4) « ...Jest to człowiek niepospolity ».

(5) « Es difícil encontrar un sugeto cuya conversación sea mas apacible, amena e interesante que la de este soberano, que al mismo tiempo que posé una vasta lectura y profunda erudición tiene una gran paciencia para oír y singular arte en preguntar. » (*Archivos*, t. II, 1929, p. 282).

(6) « ...Unas pobres mugeres que estavan al paso del Rey quando salimos a caballo, se hecharan por tierra con la cara en el suelo y manos en la cabeza quando pasava... » (ib., p. 288).

(7) « Fuera la libertad quando estas acciones se toleran sin rubor ».



Miranda eut avec les Polonais des relations suivies pendant toute la durée de son séjour en France. Dans l'ouvrage déjà cité de C. Parra-Pérez (*Miranda et Madame de Custine*), l'auteur extrait d'un important opuscule, que le général fit publier en 1795, le fragment que voici concernant la Pologne :

« Le sort actuel de la Pologne ne doit pas être un objet indifférent pour la France ; son existence politique tient plus à ses intérêts qu'on ne le croit communément. D'ailleurs, elle s'est courageusement battue pour la noble cause de la liberté ; animée par la France, elle entreprit dans le Nord une diversion en sa faveur. L'alliance que la Russie, l'Autriche et l'Angleterre viennent de contracter, ainsi que la conduite de la Prusse à l'égard de la malheureuse Pologne, annonçant des desseins profonds et bien dangereux pour la France, il serait très important de les examiner attentivement et de les prévenir à temps. » (8).

C'est à la même époque que les patriotes polonais réfugiés à Paris organisèrent, le 5 août 1795, à la Maison Desbach, rue des Saussaies, un grand dîner où furent invités ceux qu'ils considéraient comme des amis de la cause polonaise, et, parmi eux, Rouget de l'Isle, les citoyennes Tallien et Beauharnais, et le général Miranda.

M. Parra-Pérez mentionne ces nombreux témoignages de la profonde et réelle amitié du général sud-américain pour la Pologne, mais il n'oublie pas de signaler les inconséquences de son attitude politique. Persuadé en effet de l'absolue nécessité de recréer un Etat polonais indépendant et libre, Miranda croyait en même temps fermement à l'infaillibilité de l'impératrice Catherine en matière de politique européenne.

#### SOUVENIRS NAPOLEONIENS DANS LES COLLECTIONS DU CHATEAU DE KÓRNIK

Savants polonais et érudits étrangers connaissent de longue date les collections du château de Kórnik, naguère résidence des anciennes familles Działyński et Zamoyski, située à 20 km. environ au sud de Poznań. Mécène et philanthrope de grand mérite, le comte Władysław Zamoyski (1853-1924) légua, en 1924, à la nation polonaise le château de Kórnik avec ses magnifiques collections ainsi que le vaste domaine du même nom, comprenant les exploitations agricoles, bois et forêts qui en dépendent. Par ce legs intégral, le domaine de Kórnik se trouvait érigé en une fondation dont le revenu était destiné à entretenir et conserver l'ensemble des collections : la galerie de tableaux, la salle des panoplies, la collection de préhistoire et surtout la bibliothèque du château, trésor d'une valeur inestimable, comptant 10.000 volumes environ, et, parmi eux, un nombre important de manuscrits et d'imprimés fort rares. Entre autres, la Bibliothèque de Kórnik édite différents ouvrages relevant du domaine des lettres, et plus spécialement de l'histoire. Parmi les éditions de Kórnik, la plus importante est, sans conteste, celle des *Acta Tomiciana*, riche collection d'actes diploma-

---

(8) *Opinion du général Miranda sur la situation actuelle de la France* (Bibl. Nat. Lb 41-1912 ; p. 18).

tiques illustrant les relations qui, au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, existaient entre le royaume de Pologne et les pays étrangers. Le créateur de cette collection a été Stanislaw Górski, secrétaire à la chancellerie de l'évêque de Cracovie, Piotr Tomicki (1464-1535), homme d'Etat qui dirigea la politique étrangère polonaise sous le règne de Sigismond I<sup>er</sup> et fit, au nom du roi, de fréquents voyages à travers divers pays d'Europe. Depuis 1852 jusqu'en 1915, 13 volumes d'*Acta Tomiciana* ont été publiés et les tomes suivants sont en voie d'impression. (1).

Le 10 septembre 1939, les armées allemandes prenaient possession de Kórnik et posaient les scellés sur le château, le musée et la bibliothèque. Nombre d'objets précieux de valeur historique, volés surtout dans la salle des panoplies, furent emportés en Allemagne. Au cours de ces années sombres, les officiers et soldats ennemis pillèrent ou détruisirent à maintes reprises les œuvres d'art du château. C'est ainsi que la collection de porcelaines rares fut réduite en miettes. Mais c'est au cours de leur retraite de janvier 1945 que les troupes allemandes causèrent aux collections des dommages irréparables. Cependant, malgré tant de dangers, on réussit, grâce au dévouement des gardiens du château, des Polonais que l'occupant avait maintenus dans leurs fonctions, à sauver la plus grande partie des riches collections de Kórnik ; en particulier, tous les imprimés précieux, datant du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle, et la plupart des manuscrits ont échappé au désastre.

Depuis la déroute de l'envahisseur, les activités de la Fondation Zamoyski de Kórnik ont repris comme par le passé. On a déjà publié plusieurs nouveaux cahiers du *Pamiętnik Biblioteki Kórnickiej*, et c'est dans le III<sup>me</sup> volume de ce périodique qu'a paru, en 1946, l'étude de Józefa ORAŃSKA sur les *Miniatures inconnues représentant Napoléon et une esquisse de Longwood, conservées dans les collections de Kórnik* (p. 302-305).

Parmi les plus fervents admirateurs de Napoléon, il convient de citer le fondateur même de la Bibliothèque de Kórnik, le comte Tytus Działyński (1797-1861), amateur qui collectionnait passionnément tout ce qui touchait à la personne de l'empereur. Aussi le Musée de Kórnik, outre les portraits de Napoléon exécutés au moyen de diverses techniques graphiques et les nombreux tableaux historiques représentant divers épisodes des guerres napoléoniennes, qu'on y a réunis, garde-t-il dans ses collections d'autres œuvres d'art du même genre qui sont restées inconnues jusqu'à nos jours.

Dans cette catégorie mentionnons tout d'abord une splendide miniature de forme ovale, peinte sur ivoire (60×40 mm.) figurant le buste de l'Empereur, exécutée et signée par J.B. Isabey qui fut, comme on le sait, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le plus grand miniaturiste non seulement de France, mais d'Europe.

Jean-Baptiste Isabey (1767-1855) vint à Paris en 1786, à l'âge de dix-huit ans, ayant déjà fait à Nancy, sa ville natale, de sérieuses études de peinture dans les ateliers de Girardet et de Claudet. A Paris, le prestige exceptionnel de son pinceau attira bientôt l'attention de Marie-Antoinette qui l'honora de nombreuses commandes. Après la chute de la Royauté, il fut présenté,

---

(1) Wladyslaw Pocięcha, conservateur de la Bibliothèque des Jagellons à Cracovie, dans un essai publié dans le *Pamiętnik Biblioteki Kórnickiej* (vol. III, 1946, p. 9-41) nous fournit des détails du plus haut intérêt sur l'édition des *Acta Tomiciana*.

en 1792, au général Bonaparte, et c'est de cette époque que datent ses miniatures du héros représenté comme Premier Consul. Devenu plus tard peintre attitré de l'Empereur, Isabey procéda à l'exécution d'un nombre considérable de ses portraits ; en outre, il assume les fonctions d'organisateur et maître de toutes les cérémonies et fêtes officiellés. Par les biographes du peintre nous savons que les commandes de Napoléon atteignaient le chiffre annuel de 200 de ses portraits-miniatures ; ces miniatures servaient à orner le couvercle de petites boîtes et cassettes en or, richement émaillées pour la plupart et serties de pierres précieuses, qui étaient distribuées ensuite comme cadeaux témoignant de la faveur impériale. Comme Isabey n'arrivait pas à satisfaire en personne à toutes les commandes, il avait recours au talent de ses élèves. Ceux-ci peignaient des répliques d'après le portrait original du maître qui se contentait d'y mettre la dernière main et de les signer. C'était un genre de portraits de petites dimensions qui faisaient apparaître la personne de l'Empereur sur fond uni, en contraste avec un autre genre de miniatures, relativement plus grandes, où le peintre, en guise de fond, esquissait souvent un paysage.

Sans doute, la miniature de Kórnik était destinée, elle aussi, à orner un dessus de cassette : le petit format de son ovale allongé, le fond sombre d'où se détache avec netteté le buste de Napoléon en uniforme de dragons de la Garde, enfin son petit cadre étroit en métal émaillé sembleraient l'indiquer. Les traits encore juvéniles du visage de Napoléon, le métier accompli qui apparaît dans l'exécution technique du portrait où le visage du héros, doté d'une carnation très fine, se profile sur un rideau foncé de couleur violette, tout porte à croire que nous avons affaire à une miniature qu'Isabey peignit en personne au début de sa carrière, lorsqu'il assumait la charge de peintre attitré du général Bonaparte.

A côté de ce petit portrait du Premier Consul, les collections de Kórnik conservent une autre miniature représentant l'Empereur, due au pinceau de Joseph Bordes et dont l'histoire n'est pas dépourvue d'intérêt. En voici d'ailleurs le résumé, tel que l'a noté de sa propre main Tytus Działyński au bas de la miniature :

« A son retour de l'île d'Elbe, Napoléon fit venir le peintre Bordes pour lui faire peindre le portrait du général Bertrand. Napoléon arpenta la salle en train de dicter des ordres à son secrétaire privé. Bordes, profitant de l'occasion, ébaucha furtivement une esquisse d'après l'Empereur pour l'achever plus tard ; après la chute de l'Empire et de l'Empereur, il fit cadeau de ce curieux petit portrait à ma sœur, Claudine Potocka, née Działyńska. »

L'histoire nous apprend que le général Bertrand, l'un des amis les plus fidèles de Napoléon, l'accompagna dans son séjour à l'île d'Elbe, rentra avec lui en France pendant les Cent Jours et, continuant de partager plus tard le sort de l'Empereur, l'accompagna à Sainte-Hélène où il demeura jusqu'à la mort de Napoléon. Bertrand fut aussi un des membres de l'expédition qui ramena de Sainte-Hélène les cendres de Napoléon en France.

C'est au peintre Joseph Bordes qui jouissait à l'époque du renom d'un spécialiste éminent du portrait et plus particulièrement de celui d'un miniaturiste consommé que Napoléon avait commandé, en 1815, le portrait de celui qui demeurait son ami inséparable.

Joseph Bordes, élève du grand Isabey, dont nous venons de parler plus haut, a dignement continué en France l'œuvre miniaturiste de son maître.

Nous connaissons aujourd'hui un nombre important de portraits-miniatures dus au pinceau de Bordes, pour ne citer que ceux du Roi de Naples, du grand acteur Talma, de la duchesse Capracotta et celui du général Bertrand, exécuté sur l'ordre de l'Empereur. Le Musée de Kórnik possède d'ailleurs deux autres miniatures de Bordes signées et datées de 1822, qui sont, elles aussi, des souvenirs liés à la mémoire de Claudine Potocka. Ce sont deux ravissants petits portraits, l'un de Claudine, née Działyńska, l'autre de sa mère, épouse de Xavier Działyński. Tous deux datent du séjour des modèles à Paris, et c'est sans doute à l'époque où il exécutait sa miniature que le peintre Bordes offrit à Claudine Potocka le dessin de Napoléon.

Exécuté à la sépia sur une feuille de papier de 100×80 mm. pendant les Cent Jours et le séjour de l'Empereur à Paris, le dessin de Bordes possède pour nous une valeur spéciale : en effet, le peintre a réussi à fixer une expression du visage de l'Empereur au moment où, dans un effort de concentration exceptionnelle, il est en train de dicter à son secrétaire des ordres confidentiels. Ce dessin enrichit l'iconographie napoléonienne et mérite une place de choix dans l'innombrable série de portraits où tant de grands artistes fixèrent à jamais la figure de Napoléon.

Un autre dessin faisant partie des collections de Kórnik est lié à la personne de Napoléon : il représente la maison de Langwood, que l'Empereur habita à Sainte-Hélène. Sur cette esquisse, tracée au crayon sur une feuille de papier de 130 × 260 mm. le nom de l'artiste fait défaut ; on y a précisé pourtant le lieu et la date de l'exécution : « Ste-Hélène, 12 octobre 1840 ». Cette date du 12 octobre 1840 indique que l'esquisse a été faite sur place pendant le séjour, dans l'île, de la mission chargée du transfert des cendres de Napoléon de Longwood à Paris. Elle nous intéresse particulièrement, car elle reproduit fidèlement les lieux du dernier séjour de l'Empereur et de sa mort.

## LE SEJOUR DE LOUIS XVIII A VARSOVIE

La monographie, que M. Gérard WALTER vient de consacrer au *Comte de Provence* (Paris, A. Michel, 1950), décrit la vie en exil du futur roi Louis XVIII jusqu'à son retour en France et son accession au trône (1814). L'auteur a tâché de montrer ce que furent les pérégrinations du comte de Provence à travers l'Europe de son temps. Quant au séjour du futur souverain à Varsovie, M. Walter le résume en une vingtaine de pages (p. 354-372) qui, d'ailleurs, ne nous apprennent rien de spécialement nouveau. Nous savions déjà, d'autre part, que Talleyrand s'était efforcé, en 1799, de réconcilier Bonaparte avec le comte de Provence en offrant à ce dernier le trône de Pologne. Cette proposition se heurta à un refus immédiat du prince qui esquissa — comme le rappelle (p. 344) M. Walter — le brouillon d'une lettre qu'il n'expédia d'ailleurs jamais, mais où il jugeait la Pologne et les Polonais de la manière suivante :

« Quelle couronne m'offre-t-on ? Celle d'un pays possédé par les trois plus puissants souverains de l'Europe dont un est mon bienfaiteur. Tenter de le leur enlever, ce serait à la fois une folie et une ingratitude. Mais j'admets que ce fussent eux-mêmes qui me le cédassent : peut-on oublier que pendant tout le siècle que cette année termine, la Pologne fut plutôt une province qu'un Etat indépendant, que ses derniers efforts pour conserver sa liberté ont

été souillés par le Jacobinisme ? C'est assurément un sort digne d'envie que de régner sur un peuple esclave ou fanatique !... Bonaparte voudrait aujourd'hui me proclamer roi héréditaire de Pologne ; il désire que je fasse moi-même quelques ouvertures à ce sujet. Si jamais le *timeo Danaos et dona ferentes* fut applicable, c'est assurément ici... »

M. Walter mentionne dans son livre l'ouvrage qu'un historien polonais, Aleksander Kraushar, avait publié à Varsovie dès 1899 : *Burboni na wygnaniu w Mitawie i w Warszawie* (Les Bourbons en exil à Mitau et à Varsovie : 1798-1805), tout en n'arrivant pas à reproduire l'orthographe exacte du nom de l'érudite polonais, qu'il appelle à plusieurs reprises « A. Krandschar ». A cette occasion, il sera peut-être utile d'extraire de la monographie précitée de Kraushar une opinion quelque peu différente de Louis XVIII sur les Polonais :

« Il faut convenir que les soins et les attentions respectueuses de la noblesse polonaise à notre égard étaient bien faits pour nous attacher à cette ville. Je conserverai toujours une vive reconnaissance envers cette nation généreuse et hospitalière. »

## LE VOYAGE DE SAINTE BEUVE EN ITALIE

MIECZYSLAW BRAHMER, professeur de littérature italienne à l'Université de Varsovie, a publié, sur le voyage que Sainte-Beuve fit en mai et juin 1839 en Italie, un article dans l'ouvrage collectif *Studia z dziejów Kultury* (Etudes sur l'histoire de la civilisation, Varsovie 1949, p. 509-515). Intitulé « Les rencontres romaines de Sainte-Beuve », cet article se rattache à la thèse de l'auteur : *Włochy w literaturze francuskiej okresu romantycznego* (« L'Italie dans les lettres françaises de la période romantique ») que l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres fit paraître en 1930.

Cet ouvrage, première partie d'une monographie inachevée jusqu'à ce jour, nous entretient des représentants du romantisme français qui, malgré l'admiration extatique qu'ils témoignent pour les beautés du paysage italien et des monuments artistiques de ce pays, étaient en général enclins à traiter avec négligence la civilisation de l'Italie au XIX<sup>e</sup> siècle et les efforts du peuple italien tendant à créer un Etat national unifié. Dans la deuxième partie de l'ouvrage, non encore parue, l'auteur se propose d'analyser les opinions des romantiques français sur les valeurs artistiques et morales de la Renaissance italienne, et c'est à Stendhal, porte-parole qualifié de ces jugements, que reviendra le rôle de chef de file.

Pour le voyage italien de Sainte-Beuve, M. Brahmer a eu recours aux « Carnets » du grand critique français que Gabriel Faure fit paraître en 1922 sous le titre *Voyage en Italie*, ainsi qu'au volume III de la *Correspondance générale*, édité en 1938 par Jean Bonnerot. L'article du professeur Brahmer, publié après la guerre mais esquissé dès avant 1939, n'a pu évidemment tenir compte de la plaquette de Gabriel Faure : *Sainte-Beuve : Voyage à Naples*, parue en 1945, qui d'ailleurs n'enrichit d'aucune manière ce que nous savions des impressions italiennes de l'auteur de *Volupté*. Il est curieux de noter que, dans sa préface, Faure caractérise les résultats de l'excursion italienne de Sainte-Beuve exactement dans le même esprit que le professeur Brahmer.

Sainte-Beuve, on le sait, ne fut jamais un touriste passionné ; la nature le préoccupait beaucoup moins que les livres, aussi, tant dans ses notes prises au jour le jour que dans la correspondance qu'il adresse à ses amis, il ne cache nullement que les expressions d'admiration sans bornes pour les villes italiennes lui semblaient pour le moins exagérées. Il note textuellement : « Des lieux cités, la moitié est à rabattre » (*Voyage à Naples*, p. 30), et, autre part : « Il y a beaucoup à rabattre de tout ce qu'on en a dit » (p. 39). Il n'y a que la baie de Naples qui trouve grâce à ses yeux ; cependant il exprime son ravissement en termes assez gauches, ce qui ne l'a pas empêché de reprendre ce passage au cours de ses œuvres : une fois à la fin du III<sup>me</sup> volume de ses *Portraits littéraires* et une autre fois au chapitre XVII de *Chateaubriand et son groupe littéraire* (nouvelle édition de Maurice Allem, Garnier 1948, vol. II, p. 13). Dans les deux cas pourtant, Sainte-Beuve a eu l'heureuse idée de faire disparaître la phrase, banale s'il en fût, du passage en question des « Carnets de voyage » ; il s'agit de l'exclamation : « Oh, vivre là, aimer quelqu'un et puis mourir ! »

De toute évidence, le voyage d'Italie ne fut pas, pour Sainte-Beuve, cette grande étape décisive d'une vie d'artiste qui nous frappe dans la biographie d'un Goethe ou d'un Lamartine. Il est caractéristique qu'il passe ce voyage sous un silence complet dans ses deux autobiographies, pourtant assez détaillées, que vient de publier dernièrement M. Maxime Leroy dans sa *Vie de Sainte-Beuve* (1947, pp. 183-199).

Dans son article, M. Brahmer cite les personnalités que Sainte-Beuve put rencontrer à Rome : Liszt, la comtesse d'Agoult, Gogol, ainsi que quelques Polonais : l'abbé Hieronim Kajsiewicz et Cezary Plater. Ceci permet aussi à l'auteur de caractériser les rapports de Sainte-Beuve et de Mickiewicz ; à ce sujet, il a puisé dans les volumes de la *Correspondance générale* du critique français, parus en librairie avant la guerre. (1).

Aux données, fournies par M. Brahmer, nous pouvons ajouter aujourd'hui quelques détails nouveaux trouvés dans la suite de la *Correspondance* de Sainte-Beuve, parue en édition depuis 1939.

#### LES TRADUCTIONS FRANÇAISES DES COMEDIES D'ALEKSANDER FREDRO

Le *Tygodnik Powszechny*, hebdomadaire catholique paraissant à Cracovie, vient d'annoncer la traduction en français d'un des chefs-d'œuvre du théâtre polonais, dû à la plume du grand dramaturge Aleksander FREDRO (1793-1876). Cette pièce, *Zemsta* (La Vengeance), a été adaptée en vers français par M. Feliks KONOPKA. Au cours de la tournée qu'il fit avec sa troupe en Pologne au printemps de 1948, Louis Juvet ayant pris connaissance de la traduction de M. Konopka, l'apprécia hautement, la jugeant digne d'être représentée à Paris.

---

(1) Dans sa monographie *L'Italie dans les lettres françaises de la période romantique* (pp. 25-26), M. Brahmer nous parle d'une élégie de Sainte-Beuve : *Rome* qui fait partie du cycle *Pensées d'août*. On sait, d'autre part, que le grand critique, dans la livraison du 15 sept. 1839 de la *Revue des Deux Mondes*, publia une *Eglogue napolitaine* qu'il n'inséra pas dans son volume.

Le public français gagnerait beaucoup à connaître les plus belles pièces de Fredro. Le patrimoine dramatique polonais est, jusqu'à ce jour, fort peu connu en France : les drames des grands romantiques polonais y trouvèrent, on le sait, un accueil peu enthousiaste et, quant aux œuvres des jeunes auteurs polonais, ce n'est que par exception qu'elles paraissent aux théâtres parisiens.

Dans son pays, Fredro est considéré comme le plus prestigieux représentant du théâtre national polonais dont le répertoire classique réserve à la plupart de ses œuvres une place de choix. *La Vengeance*, considérée comme la pièce maîtresse de l'écrivain, ne quitte pour ainsi dire jamais l'affiche, accueillie toujours avec la même joie. Louis Leger, qui succéda à Adam Mickiewicz à la chaire de langues et littératures slaves du Collège de France, partageait l'avis du public polonais puisque c'est à *La Vengeance* qu'il a consacré dans ses *Etudes Slaves* (1875) tout un chapitre. Dans sa préface aux *Etudes*, Leger ne fait aucun mystère de l'hostilité qu'il ressent à l'égard de quelques courants mystiques qui, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, traversent le domaine des lettres polonaises ; aussi essaie-t-il de persuader les lecteurs français de prendre contact avec ces éléments de la littérature polonaise qui se trouvent exempts des particularités d'ordre idéologique inhérentes au romantisme polonais et difficilement accessibles, d'après lui, à un public étranger : il pense d'abord aux chefs-d'œuvre de « l'âge d'or » de notre civilisation, le XVI<sup>e</sup> siècle, et ensuite aux drames d'Aleksander Fredro. Renforçant ses thèses par un exemple, Leger fait suivre son essai d'une adaptation en prose de quelques-unes des meilleures scènes de *La Vengeance* dont il a changé d'ailleurs le titre en *Revanche de l'échanson* (1) ; il introduit ainsi dans le titre français la dignité de l'un des protagonistes de la pièce (en polonais *cześnik*) qui, à l'époque, n'était plus que le nom, dépourvu de la fonction, d'un des emplois de Cour à l'échelle nobiliaire.

Les fragments de *La Vengeance*, traduits par Leger, ne sont pas la seule adaptation d'une pièce de Fredro qui ait paru à cette époque en France. Dans la collection *Théâtre européen, nouvelle collection des chefs-d'œuvre des théâtres allemand, anglais, danois etc.*, parut en 1835, deux ans à peine après sa première représentation en Pologne, la comédie *Sluby panięskie* (Un vœu de jeunes filles) traduite en prose par un émigré polonais, C. Morozewicz. Dans la préface qu'il écrivit pour la IV<sup>e</sup> édition de ses comédies, Fredro qui, en sa qualité d'ancien officier de la Grande Armée connaissait fort bien le français, qualifie cette traduction de « très mauvaise ». Nous trouvons dans la même préface une remarque bien plus intéressante qui concerne une comédie-vaudeville en deux actes : *Bacquet père et fils* de MM. P. Laurencin, Marc Michel et E. Labiche. L'auteur polonais ne dissimule nullement qu'il considère cette comédie, représentée à Paris en août 1840, comme un plagiat pur et simple de ses *Vœux de jeunes filles* dont les trois auteurs français ont repris le nœud de l'intrigue, n'hésitant pas, par surcroît, à en copier plusieurs scènes presque textuellement dans la traduction française de Morozewicz. Dans son étude sur *Fredro et la France* (Cracovie, P.A.U. 1925), le professeur Władysław

---

(1) Cf. le même titre : *La rivincita del coppiere*, approuvé (probablement d'après L. Leger) par A. De Gubernatis, *Storia universale della letteratura* (1883).

Folkierski s'est intéressé aux assertions de Fredro et a réussi à prouver le bien-fondé de ses griefs. Dans la même étude M. Folkierski essaie également de rendre vraisemblable l'hypothèse selon laquelle Musset n'aurait pas, lui non plus, ignoré l'adaptation de Morozewicz, fait que semblent prouver plusieurs phrases de sa comédie-proverbe *Il ne faut jurer de rien*.

*Les Vœux de jeunes filles* ont inspiré encore une traduction, cette fois-ci en vers français, malheureusement non moins médiocre. Nous la devons à la plume d'un autre émigré polonais, Karol Przeździecki, qui la fit éditer en 1876.

A. Fredro qu'on a baptisé non sans raison le « Molière polonais » pourra intéresser le public français à plus d'un titre encore, ne serait-ce que par l'influence nettement marquée qu'ont exercée — selon les spécialistes du sujet — sur ses comédies deux auteurs dramatiques français : Molière et Regnard.

Il nous faut revenir à *La Vengeance*.

Stanisław Witkowski, le doyen des philologues classiques polonais (qui vient de mourir en octobre 1950), attribuait à cette pièce également une filiation française ; c'est à ce problème qu'il a consacré son ultime contribution scientifique présentée, sous le titre *Un conte de Diderot comme source de « La Vengeance »*, en mai 1950, à l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. (Cf. *Sprawozdania PAU*, t. LI, p. 281).

Mais rappelons brièvement l'argument de *La Vengeance* en citant le résumé qu'en donne Louis Leger : « Toute l'action repose sur une querelle de mur mitoyen. L'échanson (*cześnik*) Raptusiewicz a pour voisin de campagne, dans une propriété indivise, le régent (*rejent*) Milczek. Tous deux sont ennemis jurés. L'échanson a une nièce, Klara ; le régent a un fils, Waclaw, lequel est naturellement amoureux de Klara. Le régent ose faire réparer le mur mitoyen, objet de tant de conflits. Mais la colère des voisins ennemis s'évanouit en présence du jeune couple amoureux : ils se réconcilient. »

Le regretté professeur Witkowski cite un passage d'un conte de Diderot, *Les deux amis de Bourbonne*, dont voici le début : « M. de Rançonnières avait pour voisin à Courcelles un M. Fourmont, conseiller au présidial de Chaumont. Les deux maisons n'étaient séparées que par une borne ; cette borne gênait la porte de M. de Rançonnières et en rendait l'entrée difficile aux voitures, M. de Rançonnières la fit reculer de quelques pieds du côté de M. Fourmont ; celui-ci renvoya la borne d'autant sur M. de Rançonnières ; et puis voilà de la haine, des insultes, un procès entre les deux voisins. »

Il est possible que Fredro, grand connaisseur de la littérature française, ait lu le conte de Diderot. Cependant l'hypothèse du vénérable savant ne paraît offrir, selon nous, que peu de vraisemblance : en effet, la genèse de *La Vengeance* se rattache à des événements qui eurent réellement lieu pendant la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle au château d'Odrzykoń dont l'écrivain hérita en 1829. D'ailleurs on rencontre fréquemment le thème du « mur mitoyen » dans diverses pièces de théâtre. Il reste à savoir ce qu'il représente comme « situation dramatique » : appartient-il à l'une des « 36 situations » que mentionne dans son ouvrage (1924) M. Georges Polti ou ne relève-t-il pas plutôt de l'une des 210.141 formules dont le professeur Etienne Souriau s'est plu à établir la liste dans ses *Deux cent mille situations dramatiques* (1950).



*Roméo et Juliette* restera à jamais le prototype de la pièce de théâtre moderne qui met en scène le conflit de deux familles voisines dont l'amour des enfants parvient à tenir en échec (et même quelquefois à résoudre) l'hostilité. Quant au thème plus spécial du « mur mitoyen », il convient de rappeler ici deux pièces françaises. Ce sont : *Le mur mitoyen* d'Edouard Pailleron, porté à la scène en 1861 (2), et *Les Romanesques* d'Edmond Rostand dont l'argument rappelle *La Vengeance* de Fredro, bien qu'il soit certain que cette comédie « sarmate » n'ait exercé sur Rostand aucune espèce d'influence. Il reste que le personnage de Straforel, dans *Les Romanesques*, évoque pour tout Polonais un personnage de *La Vengeance*, à savoir le fameux Papkin, fanfaron et hâbleur, dont le caractère présente les mêmes ridicules et qui joue dans la pièce le même rôle d'intermédiaire entre les deux familles brouillées. L'indépendance évidente de Rostand vis-à-vis de Fredro nous incline, une fois de plus, à la prudence, lorsqu'il s'agit de déceler des influences toujours possibles, mais difficiles à prouver, dans le domaine de l'œuvre artistique et littéraire.

#### LES TRADUCTIONS POLONAISES DES ŒUVRES D'ERNEST RENAN

C'est pendant la période de 1940-1944 que l'étude de la personnalité d'Ernest Renan a connu, en France et à l'étranger, un regain d'actualité. En effet, au cours de ces années sombres, des journalistes allemands — et, qui pis est, à leur suite quelques publicistes français — ont tenté, d'une manière d'ailleurs fautive et tendancieuse, d'accréditer la thèse d'après laquelle on serait en droit de tenir la considération particulière que l'auteur de la *Vie de Jésus* manifestait à l'égard des valeurs incontestables de la science allemande ainsi que la façon dont il jugeait alors les événements de la guerre de 1870-1871 pour une sorte d'annonce prophétique de la primauté du peuple allemand dont par conséquence tous les Français étaient obligés d'admettre l'évidence. Dans ce même esprit, on ne se faisait pas faute de rappeler les remarques malveillantes d'Edmond de Goncourt en marge des propos soi-disant germanophiles que Renan aurait prononcés en 1871 à la table des fameux « dîners littéraires » chez Magny. On s'efforçait par là de convaincre les écrivains français de continuer cette tradition d'amitié pour la civilisation allemande que le philosophe prisait si fort.

L'écho de ces louanges germaniques à la gloire de l'œuvre de Renan résonna jusque dans la Pologne occupée par les troupes hitlériennes : profitant du prestige que la presse française conservait toujours aux yeux du public polonais, l'Office de propagande allemand faisait venir en grande

---

(2) En voici le résumé d'après Marie-Louise Pailleron (*Le Paradis perdu*, Paris 1947, p. 227) : « On y voit Gérard de Beauchâteau amoureux de sa voisine Camille, fille de Madame Durand. Cet amour demeure au début inconnu de Camille, Gérard n'osant devant elle proférer un seul mot ; sa timidité le paralyse, d'ailleurs un mur les sépare, le « mur mitoyen », au sujet duquel leurs parents respectifs plaident depuis nombre d'années. On devine pourtant qu'un jour Gérard éclate, devient éloquent, joue son va-tout et emporte Camille d'assaut, ce qui termine de force le procès. »

quantité les journaux et hebdomadaires français publiés par les collaborateurs à Paris et à Bruxelles. Le lecteur polonais pouvait se procurer aisément des périodiques comme *La Gerbe* ou *Cassandra*, et c'est avec une véritable stupéfaction que, un jour d'hiver 1943, nous découvrîmes dans un numéro de la revue publiée par les hitlériens, *Signal*, un article qui s'intitulait purement et simplement « Renan précurseur de la collaboration », signé par un romancier, membre de l'Académie Française, bien connu en Pologne.

Ce qu'on est convenu d'appeler la germanophilie de Renan continue de fournir un thème qui est analysé au cours des années d'après-guerre, dans les études sur la vie et les œuvres du philosophe. Henriette Psichari vient de consacrer à l'étude de ce problème épineux tout un livre : *Renan et la guerre de 70* (Paris, Albin Michel, 1947), dont la lettre aussi bien que l'esprit contribuent à défendre le patriotisme de Renan qui fut le grand-père de l'auteur. D'autre part, dans une thèse où il semble avoir réussi à épuiser son sujet (elle ne compte pas moins de 770 pages) et intitulée : *Renan : La Guerre de 70 et la Réforme de la France* (Paris, Bloud et Gay, 1949), l'abbé Louis Vié examine d'une façon très détaillée la position adoptée par l'auteur des *Dialogues philosophiques* à l'égard de l'Allemagne et de la civilisation allemande, et en arrive à porter un jugement sévère sur les activités littéraires et politiques de Renan : « Celui qui est mauvais maître en politique, en philosophie, en morale, en religion, ne peut être qu'un mauvais maître en patriotisme. Il diminue les âmes. Et quiconque abaisse les âmes est un danger mortel pour la Patrie » (*op. cit.*, p. 690). Le même sujet est traité dans la monographie succincte : *Renan* (Hachette, 1948) que nous devons à Ph. Van Tieghem et dans l'ouvrage où Léon Dubreuil nous parle des dernières années de la vie de l'auteur de *L'Avenir de la Science* (*Rosmapamon : La vieillesse bretonne de Renan*, Paris, Ariane, 1945).

Il semble indubitable que non seulement la sympathie que le philosophe témoignait à la nation et à la science allemande, mais aussi et surtout la position adoptée par lui vis-à-vis de l'Eglise catholique et du catholicisme ne pouvaient lui gagner de nombreux amis dans une Pologne qui était foncièrement catholique et peu encline à la germanophilie. Cependant, il serait hâtif d'en conclure que Renan était ignoré en Pologne, que son grand talent d'écrivain et sa magnifique érudition de savant n'y ont pas trouvé la considération qu'ils méritaient. Il sera curieux d'examiner brièvement la diffusion en Pologne des œuvres de Renan, d'autant plus qu'Henri Girard et Henri Moncel, dans leur *Bibliographie des œuvres d'Ernest Renan*, publiée en 1923, citent bien de nombreuses traductions en langue russe et en tchèque, mais ignorent totalement les traductions en polonais de l'œuvre renanienne.

Rappelons d'abord que Renan a exprimé plus d'une fois la sympathie pleine d'intelligence qu'il ressentait pour la civilisation polonaise, à commencer par ses deux discours mickiewiczziens : le *Discours à l'inauguration de la médaille de Michelet, Quinet et Mickiewicz au Collège de France, le 14 avril 1884*, ainsi que le *Discours prononcé à Montmorency pour la translation des cendres d'Adam Mickiewicz*, publié d'abord dans *Le Journal des Débats* et *Le Temps* du 29 juin 1890, puis inséré dans les *Feuilles détachées* (1892, p. 271-278). Mais il avait déjà connu la Pologne auparavant par le séjour prolongé — d'avril 1842 à avril 1850, avec quelques interruptions —

que fit dans ce pays sa sœur Henriette, engagée comme institutrice des filles du comte Zamoycki. Il est assez souvent question de la Pologne et des Polonais dans les lettres qu'Henriette adressait à son frère ; d'autre part, l'on peut trouver maintes descriptions des monuments historiques de Varsovie et de Cracovie dans les articles que, sous le pseudonyme de Claire Cadillan, elle publiait dans le *Journal des jeunes personnes* des années 1852 et 1853. Cependant, c'est bien dans ses *Souvenirs et impressions*, publiés seulement en 1930, que la sœur de Renan a exprimé le plus franchement ses opinions sur la vie des habitants de la Pologne. Elle ne se fait pas défaut d'y critiquer, d'ailleurs non sans raison, le déplorable état des conditions sociales de l'époque surtout celles où se trouvaient plongés les paysans et les juifs de Pologne. (1).

Les nombreux exemplaires des œuvres de Renan, qui se trouvent dans les bibliothèques publiques et privées de Pologne, attestent que celles-ci y étaient fort lues et répandues. Le style envoûtant de l'historien français ne laissait pas d'exercer son charme, tandis que les problèmes qu'il traitait étaient loin, vu la vogue des courants d'idées positivistes et rationalistes qui, à l'époque, allait toujours croissant, de laisser indifférents les milieux intellectuels polonais.

La place nous manquerait si nous voulions épuiser le sujet. Nous nous bornerons à constater que, dans la genèse du *Quo Vadis* de Sienkiewicz, *L'Antéchrist* de Renan a joué un certain rôle et que, d'autre part, à l'occasion de la mort de Renan en 1892, les revues hebdomadaires et mensuelles polonaises publièrent des notices nécrologiques particulièrement nombreuses, où les jugements les plus divergents sur la doctrine de Renan purent trouver leur expression, mais où plus d'un critique polonais ne manqua pas d'exprimer son admiration la plus vive pour le style incomparable et les talents d'artiste du philosophe disparu. (2).

---

(1) Cf. ces quelques passages extraits des *Souvenirs* : « l'horrible abus que le paysan polonais fait de l'eau-de-vie... » (p. 67) ; « le paysan polonais est une créature qui n'a d'humain que le nom et la forme... » (p. 88). Voici d'ailleurs la conclusion — combien caractéristique — des impressions que l'auteur rapportait de Pologne : « Après trois ans et demi de séjour en Pologne, j'ai quitté, du moins pour quelque temps, cette terre où j'ai trouvé si peu d'hospitalité, malgré les sympathies qu'on dit exister entre elle et la France... Je suis arrivée en Pologne, le cœur et l'esprit vivement touché du malheur de cet infortuné pays... et cependant, malgré tous mes efforts, ma sympathie a souffert... » (*ib.* p. 85). Et voici comment Emile Henriot, en parlant des *Souvenirs et impressions* dans ses *Portraits de femmes* (Paris, Albin Michel, 1950, p. 408), juge les opinions formulées par Henriette sur la Pologne de cette époque : « Cette âme, si fine et si droite et si profondément chrétienne, en dépit de la foi perdue, a dû souffrir amèrement à contempler l'humanité retardataire dont elle avait le douloureux spectacle sous les yeux, dans cette Pologne asservie, ignorante et barbare, qui fut pour elle si longtemps le lieu de la servitude et de son exil. Du moins essayait-elle de s'intéresser aux mœurs, aux caractères, aux coutumes, à pénétrer l'âme populaire dont le fanatisme et l'intolérance lui faisaient horreur, non moins que la dureté et la pauvreté de la vie ». — Cf. aussi J. Pommier, *Renan d'après des documents inédits* (1923, p. 88).

(2) Les premières critiques de la pensée de Renan ont été rassemblées dans la brochure : *Co mówią ludzie o Renanie ?* (Qu'est-ce qu'on dit sur Renan ?, Cracovie 1864). Parmi les études sur les œuvres du savant français se distinguent surtout l'article de Władysław Chodzkiewicz dans l'hebdomadaire *Bluszcz* (Varsovie, 1879 p. 133-149) et le bel essai d'Eliza Orzeszkowa paru dans *Ateneum* (Varsovie, 1886 p. 1-28, 269-305, 487-498). Cf. Jan Goldman, *Archivum Neophilologicum* (Cracovie, t. II, 1937, p. 152-153 et 265-268).

C'est un ecclésiastique éminent, l'abbé Stefan Pawlicki qui a écrit la monographie la plus complète sur la vie et l'œuvre de Renan : elle comprend deux volumes qui ont paru dans deux éditions successives, en 1895 et 1905. (3).

L'auteur de cet ouvrage est un savant qui semble avoir, au cours de sa vie, passé par les mêmes étapes de pensée que Renan, mais dans le sens contraire.

Après une jeunesse mouvementée qui s'écoula à Wrocław et à Varsovie où, pionnier convaincu du positivisme, il fut un des plus ardents zéloteurs des idées de progrès, teintées d'ailleurs de scepticisme, Pawlicki se rend à Rome où il finit par se fixer. A l'issue d'un séjour d'une quinzaine d'années (de 1868 à 1882) dans la Ville Eternelle, c'est comme prêtre catholique et membre de l'ordre polonais des Pères de la Résurrection que Pawlicki rentre enfin dans son pays. A Cracovie, il est nommé à la chaire de philosophie à la Faculté des Lettres de l'Université des Jagellon ; par son cours de philosophie aussi bien que par les relations mondaines fort étendues qu'il était arrivé à se créer, le savant ecclésiastique sut exercer une influence considérable sur l'opinion publique de cette ville universitaire. N'ayant guère de sympathie pour les courants néo-scolastiques de la philosophie contemporaine, il tâcha, au cours de sa vie, de concilier ses convictions de catholique avec le patrimoine de la civilisation grecque. C'est par ce culte profond pour les lettres et la philosophie classiques qu'il rejoignait l'esprit de Renan. Aussi, dans la monographie qu'il a consacrée au grand écrivain français, peut-on distinguer deux tendances : une condamnation sans équivoque de ceux des écrits de Renan qui touchent la vie et l'œuvre du Christ ainsi que les bases de la religion catholique, mais, en même temps, une sympathie très sincère pour le zélateur de la poésie, de la philosophie et de la science de l'Hellade antique. (4).

Si on laisse de côté les autres études polonaises concernant Renan qui, écrites pour la plupart par des auteurs catholiques, furent conçues dans un esprit défavorable au philosophe, on doit rappeler le chapitre sur Renan qui entre dans le vol. III de la grande *Histoire de la Philosophie* (Varsovie, 1950, p. 163-175), due à l'érudition de Władysław Tatarkiewicz, professeur de philosophie à l'Université de Varsovie. L'auteur a tenté d'y représenter, d'une manière objective, les étapes de la pensée de l'auteur de la *Vie de Jésus*. Tout en constatant que c'est « beaucoup plus dans l'histoire de la philosophie prise comme conception générale de la vie que dans celle de la philosophie traitée comme science que la pensée de Renan a exercé et continue d'exercer une influence durable », le professeur Tatarkiewicz en fait ressortir les éléments sceptiques et pessimistes et souligne — en insistant peut-être un peu trop — les théories d'hédonisme qu'elle implique.

La *Bibliographie* de H. Girard et H. Moncel ne cite pas, nous l'avons déjà dit, une seule traduction polonaise de l'œuvre renanienne. Nous en possédons pourtant quelques-unes (5), parmi lesquelles il faut citer d'abord

---

(3) Une version abrégée, en langue allemande, intitulée *Leben und Werke Renan's* avait déjà paru auparavant, en 1893, dans le *Jahrbuch der Leo-Gesellschaft*.

(4) Mlle Alicja Kadler vient de présenter à l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres un ouvrage consacré à la vie et aux œuvres de l'abbé Stefan Pawlicki (cf. *Sprawozdania* de l'Académie, octobre 1950, p. 519-521).

(5) Le professeur Tatarkiewicz en établit la liste, *op. cit.*, p. 251.

celle des *Dialogues philosophiques* adaptée, en 1893, par G. Glass et publiée dans la collection bien connue du « Symposion » de Lwów, mais surtout la traduction de la *Vie de Jésus* que nous devons au grand talent d'Andrzej Niemojewski (1904, deux éditions suivantes en 1907). Il est vraiment difficile d'imaginer traducteur plus compétent, abordant sa tâche avec un enthousiasme plus sincère. Niemojewski (1864-1921), héraut des idées progressistes, chercheur infatigable dans le domaine de la philosophie religieuse, traducteur de la *Guerre Juive* de Josèphe Flavius, connaisseur du Talmud et de la Kabbale, s'était engagé sur les traces de Renan. Désireux de puiser aux sources mêmes du judaïsme et du christianisme, il fit un voyage en Syrie, en Palestine et en Egypte, et dans le livre qu'il publia en 1902, sous le titre de *Legendy*, il a nettement repris les opinions portées par Renan sur la personne du Christ.

Les lettres de Niemojewski, adressées au sociologue Ludwik Gumplowicz (professeur à l'université de Graz, d'origine polonaise), qui viennent d'être publiées par les soins de Henryk Barycz, professeur à l'Université de Cracovie, (dans le *Pamiętnik Literacki*, vol. XLI, 1950, p. 558-581) nous apportent de précieux détails sur la genèse de l'adaptation en polonais de la *Vie de Jésus*. Sur la personne de Renan, Niemojewski émet la noble opinion que voici : « En composant mes *Légendes*, j'étais parti du principe que Jésus traité sur le mode poétique est bien plus vrai que conçu selon le mode scientifique. Et pourtant, jamais je n'ai prétendu m'élever avec fatuité au-dessus de Renan. Comme talent et comme érudition — il est unique. Comparé à lui, je ne suis rien ».

#### ETUDES POLONAISES SUR LA COMMUNE DE PARIS

Le quatre-vingtième anniversaire de la Commune de Paris donnera lieu, sans nul doute, à un grand nombre de contributions importantes à l'histoire des événements qui eurent Paris pour théâtre au cours des mois de mars, avril et mai 1871 et dont les résultats, durables jusqu'à nos jours, ont changé d'une manière décisive la face du monde. Il serait trop tôt aujourd'hui de tenter d'établir une liste complète des ouvrages scientifiques traitant de la question. D'ores et déjà, citons cependant quelques essais marquants, parus dans les périodiques français, notamment dans le n° 35 de la revue trimestrielle *La Pensée* (mars-avril 1951) et dans la revue mensuelle *Europe*, dont le numéro d'avril-mai 1951 contient, entre autres, l'article de Mme Hélène Gosset : « Les Polonais dans la Commune de Paris » (p. 147-156). (1).

S'il s'agit des revues polonaises, il convient de citer avant tout le long et important article que l'ancien ministre des Affaires Etrangères de Pologne, M. Zygmunt MODZELEWSKI vient de publier sous le titre « La Commune de Paris dans la perspective de ses quatre-vingts ans » dans l'organe du Comité Central du Parti Ouvrier Polonais Unifié *Nowe Drogi* tome V (janvier-février 1951, p. 138-165).

---

(1) M. Emile Tersen a fait, le 28 avril 1951, dans la Salle des Sociétés Savantes, une conférence sur « Les Polonais dans la Commune de Paris ».

M. Modzelewski y met en relief la portée historique de la Commune, qui, pour lui, « a été à côté de la naissance du socialisme scientifique, l'événement incontestablement le plus important du XIX<sup>e</sup> siècle ». Voici comment il caractérise par la suite la situation de la France sous Napoléon III :

« En France, la Commune de Paris est précédée par une montée en flèche de la production capitaliste que vient interrompre la guerre franco-prussienne de 1870. Bien que la façade toute de splendeur de la Cour du Second Empire dissimulât tout un monde de spéculation, de vénalité, de prévarications et de combinaisons louches, entre 1850 et 1869, l'extraction de la houille avait passé de 4 à 13 millions de tonnes par an, la production de fonte — de 406 à 1.381.000 tonnes, la quantité de coton — de 593.000 à 937.000 quintaux, tandis que la longueur du réseau de chemins de fer de 2.000 km. était passée à 17.000 km. La construction toujours croissante de nouvelles lignes de chemin de fer faisait de Paris un nœud ferroviaire central, doté d'importants ateliers, ce qui favorisait la formation d'un prolétariat de la grande industrie. Toutefois, à l'époque de la Commune, les artisans, les ouvriers travaillant dans des ateliers relativement peu importants de l'industrie du meuble, du vêtement etc. continuaient de former, à Paris, la majorité de la main-d'œuvre. »

« Nombreux étaient, parmi eux, les survivants de la sanglante répression de juin 1848, dirigée contre le peuple de Paris, coupable d'avoir voulu jouer en toute indépendance sa partie dans une république sociale aux attributs, d'ailleurs, mal définis. Nombreux étaient ceux qui n'avaient point oublié que, non seulement, la « sociale » avait échoué, mais que cette république avait été abolie purement et simplement par son président lui-même, Louis-Napoléon Bonaparte, lorsque, un peu plus tard, il s'était emparé, par un coup d'Etat, du pouvoir. En se proclamant empereur, Napoléon III n'avait pas, semble-t-il, tenu compte du fait que, au cours de l'histoire, lorsque les grands événements et le rôle de certaines personnalités se répètent, l'affaire se présente pour la première fois sous les espèces d'une tragédie et, pour la seconde fois, sous celles d'une farce. »

« ... La guerre éclata le 19 juillet et fit apparaître du coup toute la pourriture et toute la faiblesse du Second Empire. Mal préparées, mal commandées, les armées françaises essuyèrent défaite sur défaite et ceci jusqu'à la journée du 2 septembre, où Napoléon III en personne fut fait, à Sedan, prisonnier à la tête d'une armée de 100.000 hommes. Deux jours plus tard, sans se heurter à une résistance sérieuse, Paris proclamait la République. Comme tâche principale, le nouveau gouvernement républicain s'était assigné de continuer — d'une façon énergique cette fois — la guerre. Mais en réalité, le gouvernement, composé dans sa grande majorité de monarchistes, camouflés ou avoués, fomentait déjà la capitulation de la France. Paris, assiégé depuis le 17 septembre par les Prussiens, était défendu par son peuple, principalement par ses ouvriers et ses artisans qui s'étaient organisés à cette fin en Garde Nationale. Le 31 octobre, au cours d'une imposante manifestation armée, le peuple réclama un véritable Gouvernement de Défense Nationale, tentative qu'il renouvela, armes toujours en mains, le 22 janvier 1871. Les deux manifestations échouèrent. Immédiatement après les élections qui donnèrent au pays une Assemblée Nationale à majorité nettement monarchiste et réactionnaire, le gouvernement de Thiers, investi par cette Assemblée, signait le 26 février des préliminaires de paix : la France devait céder aux Prussiens l'Alsace et une partie de la Lorraine et s'engageait à payer une contribution de 5 milliards de francs-or, somme fabuleuse pour l'époque. »

« Telle était l'atmosphère dans laquelle, le 18 mars 1871, naquit la Commune de Paris, cette première tentative, glorieuse et héroï-

que, mais pourtant vouée à l'échec, que fit le prolétariat pour renverser le cours de l'histoire, en s'attaquant au capitalisme. »

« ... La Commune de Paris ne parvint pas à réaliser les buts qu'elle s'était proposés... »

« ... La Commune — poursuit dans son article M. Modzelewski — n'a guère eu le temps de développer son caractère international, et la sphère de son activité, d'ailleurs intense, ses arrêtés et ses décrets, tels que la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, l'instruction laïque et gratuite, la défense du travail de nuit dans les boulangeries, la suppression dans les usines des amendes et retenues sur les salaires, la gestion par les ouvriers eux-mêmes des usines abandonnées ou fermées — tout ceci n'en faisait pas moins saisir le sens véritable des réformes qu'entreprenait la Commune. Pour mettre ces réformes en œuvre, il aurait, certes, fallu plus de 72 jours au gouvernement ouvrier de Paris qui, par la force des choses, était obligé de consacrer la presque totalité de ses efforts à faire face aux incessantes attaques des armées de Versailles... »

« ... A la base de la plupart des erreurs de la Commune, on peut constater l'absence d'un deuxième facteur indispensable à une révolution sociale, l'absence d'un parti ouvrier riche en expérience qui, seul responsable, eût dirigé la politique, l'organisation économique et la défense de l'Etat-Commune. »

« La Commune attachait trop d'importance aux signes extérieurs de la démocratie. Son gouvernement ne croyait pas à la nécessité d'une guerre civile dans laquelle, même lorsque Thiers la déclencha avec l'appui de Bismarck, il refusa de s'engager, ce qui réduisit Paris à la défensive. La Commune ne possédait pas d'argent, mais elle se garda de toucher à celui de la Banque de France, bien que, comme Karl Marx le fit remarquer avec raison, les capitaux de cette Banque eussent pu devenir, aux mains des Communards, une arme redoutable contre les Versaillais. Pendant toute la durée de son existence, la Commune ne fit qu'« emprunter » à la Banque de France une somme qui n'atteignait pas 17 millions de francs. »

Comment doit-on, d'après M. Modzelewski, apprécier la participation polonaise à la Commune ?

« ... Si les Polonais prirent une part relativement importante à la Commune de Paris, et surtout à sa défense, ce ne fut pas l'effet d'un hasard. Le soulèvement de 1863 s'était terminé par une catastrophe, ce qui avait provoqué une nouvelle vague d'émigration politique qui la dirigea principalement vers la France. Le fait d'avoir émigré ne suffit évidemment pas à expliquer pourquoi un si grand nombre d'ex-insurgés se retrouvèrent, quelques années plus tard, dans les rangs des communards. Essayons d'examiner plutôt les causes véritables de la participation polonaise à la Commune. »

« L'insurrection de 1863 avait été l'ultime effort en vue de rendre, par le moyen d'une lutte armée, son indépendance à la Pologne ou, plus exactement, à celle de ses provinces qui se trouvait sous le joug russe. Cette insurrection avait échoué, car :

1) elle ne s'était pas assurée la coopération des masses populaires de la nation, en premier lieu de la classe paysanne que les chefs du soulèvement n'avaient ni voulu ni su entraîner dans la lutte ;

2) elle n'avait trouvé aucun appui dans un mouvement des masses en Russie, où se formaient à peine de nouveaux courants démocratiques, issus de la tradition décabriste, qui considéraient la lutte de la nation polonaise pour l'indépendance comme un adjuvant à la volonté de libération du peuple russe (Hertzen, Tchernychevski) ; au contraire, le régime tsariste, à l'occasion du soulèvement de 1863, réussit à provoquer un déferlement de chauvinisme ;

3) à l'étranger, l'insurrection fut trahie par les milieux dirigeants de France et d'Angleterre qui se bornèrent à faire quelques

gestes gratuits ; quant à la Prusse de Bismarck, elle se rangea délibérément du côté du régime tsariste. »

« Karl Marx avait non seulement donné à l'insurrection de 1863 tout son appui, mais encore il voyait en elle le début d'un vaste mouvement révolutionnaire européen, analogue à celui qui avait suivi les émeutes polonaises de 1846. Engels allait jusqu'à envisager des possibilités de soulèvement en Russie, si les Polonais réussissaient à tenir assez longtemps. »

« L'intervention étrangère, escomptée par la droite de l'insurrection polonaise, n'eut pas lieu. Mais de nombreux cas d'aide effective — celle notamment, d'officiers russes de tendances démocratiques et de volontaires démocrates venus d'Occident qui se battirent aux côtés des insurgés — semblaient indiquer que la « question polonaise » cessait enfin d'être une affaire entre classes dirigeantes pour devenir un « carrefour » de tendances et de mouvements foncièrement nouveaux, c'est-à-dire de courants populaires et socialistes. »

« Bientôt, les faits vinrent confirmer ces symptômes. En effet, ce fut le meeting qui se tint le 28 septembre 1863 à St. Martin's Hall (Londres) pour protester contre la sanglante répression dont furent victimes les insurgés, qui se trouva à l'origine de la création de l'Organisation Ouvrière Internationale, c'est-à-dire de la Première Internationale. »

« Les émigrés de l'insurrection de 1863, établis en France, à Paris pour la plupart, restaient persuadés — et c'était là une conviction qu'ils avaient emportée de Pologne avec eux — que la préparation de la lutte armée en faveur de l'indépendance de leur pays continuait d'être leur tâche principale et que, d'autre part, s'ils évitaient les fautes commises en 1863 à l'égard de la classe paysanne, la prochaine insurrection serait couronnée de succès. »

« Au début de la guerre franco-prussienne, une espérance nouvelle naquit dans le cœur des émigrés polonais. Elle fournissait, leur semblait-il, une occasion de poser la « question polonaise ». La réalité se chargea bientôt de les déromper. Napoléon III, désireux de s'assurer les bonnes grâces du régime tsariste, fit en sorte que le gouvernement impérial ne permit même pas aux Polonais de former, dans le cadre des armées françaises, leur propre légion. La République, plus compréhensive, autorisa les Polonais à combattre dans les rangs de la Garde Nationale. Ceux-ci s'y engagèrent en masse et, sans que compte fût tenu de leur grade, tous comme simples soldats. Au cours des combats pour la défense de la capitale, les Polonais acquirent un renom glorieux de vaillants soldats. Dombrowski, spécialiste éminent en matière de stratégie, se rendait parfaitement compte que la tactique de défense passive appliquée par Trochu menait tout droit à la catastrophe. Aussi rédigeait-il mémoire sur mémoire, dénonçant les hésitations et le manque de décision du général en chef de la défense de Paris. Une des conférences qu'il fit à ce sujet fut publiée ensuite comme plaquette sous le titre : Trochu comme organisateur et général en chef. »

« La capitulation provoqua une puissante vague de mécontentement qui n'épargna point les Polonais. Il leur fallait abandonner le peu d'espoir qu'ils conservaient encore de poser le problème polonais. Aussi, la plupart des Polonais de gauche accueillirent-ils avec sympathie la journée du 18 mars, lorsque le Comité Central de la Garde Nationale prit, à Paris, le pouvoir. Les autres émigrés hésitaient encore à prendre position, tandis que dans l'entourage immédiat de l'hôtel Lambert, les sympathies se tournaient du côté de Versailles. »

« Dombrowski et Wróblewski s'engagèrent tous les deux comme volontaires dans les rangs de la Commune. Aussitôt Dombrowski se mit en devoir de soumettre au comité un plan d'action militaire. Posant comme principe que le conflit entre la Commune et Ver-



sailles ne saurait être tranché que par les armes, il suggérait d'attaquer les Versaillais tant que le désordre régnait encore dans leur camp et d'emporter de haute lutte la victoire. La Commune rejeta, comme on le sait, le plan de Dombrowski, ne voulant pas se donner le tort d'amorcer une guerre civile qui, en réalité, avait été déclenchée par le gouvernement de Thiers. »

« ... Les médecins et les infirmières d'origine polonaise, au nombre d'une vingtaine, formaient un groupe à part ; ils surent rendre à la Commune d'immenses services surtout si l'on n'oublie pas que beaucoup de médecins français refusèrent de soigner les Communards. »

« Quel est le nombre exact de Polonais qui participèrent à la révolution parisienne de 1871 ? Il varie sans doute entre 500 et 600 personnes. La première liste connue, établie par les soins des agents secrets à la solde du conseiller de l'ambassade du tsar, Okuniev, ne comprenait que 47 noms ; encore un nombre important de ceux que citait la liste n'avaient-ils pas pris part à la Commune. »

« L'état actuel des recherches sur la participation polonaise à la Commune de 1871 permet de citer plus de 300 noms. »

Dans la dernière partie de son étude, le ministre Modzelewski met en relief les liens directs qui rattachent les tendances prolétariennes de la Commune de Paris à la Révolution russe d'octobre 1917, aux combats de la Brigade Internationale pendant la guerre civile d'Espagne (le bataillon de volontaires polonais placé sous le patronyme du général Jarosław Dombrowski, le général polonais Karol Swierczewski-Walter appelé à la dignité de commandant en chef de la Brigade) et, enfin, au processus de réformes sociales qui se déroule depuis 1944 en Pologne.

Dans le même numéro de l'organe mensuel *Nowe Drogi* Mme Krystyna WYCZANSKA publie une liste détaillée qui comprend 142 noms de communards polonais et commence par les noms des généraux Jarosław Dombrowski (1838-1871) et Walery Wróblewski (1839-1908). Ce travail est le résultat des recherches que l'auteur effectua, en 1948, dans les archives parisiennes. Mme Wyczańska avait déjà publié un essai nous renseignant sur les « Sources françaises servant à l'histoire de la Commune de 1871 » dans le *Przegląd Historyczny* de Varsovie (1949, vol. 39, p. 103-111).

## LES OPINIONS DE HENRI-FREDERIC AMIEL SUR LES POLONAIS

Le regretté érudit genevois, Bernard Bouvier, s'est occupé pendant de longues années de l'héritage littéraire que nous a laissé H.-F. Amiel et, en particulier, de son *Journal intime*. Les *Fragments d'un Journal intime*, dans un choix effectué par Bouvier, avaient paru chez Stock en 1923 et en 1927 ; le même éditeur vient d'en publier une nouvelle édition en 1949. Nous savons que Bouvier n'a fait entrer dans son choix que des fragments relativement peu nombreux de l'énorme manuscrit dont la totalité ne comprend pas moins de 16.900 pages, reliées en 174 cahiers. Il n'est guère question, dans l'édition Bouvier, de la Pologne, à part une courte mention, datée du 3 avril 1881 et concernant les *Mémoires d'un Sibérien* de Rufin

Piotrowski, publiés à l'époque par Julien Klaczko (dont le nom est d'ailleurs déformé par l'éditeur en « Kladsko »). (1)

C'est avec estime qu'Amiel parle de ce témoignage sur les persécutions dont eurent alors à souffrir les patriotes de Pologne. « Rien de plus émouvant — note-t-il — que ces souvenirs d'un Polonais condamné politique. »

Un autre spécialiste éminent de l'œuvre d'Amiel, M. Léon Bopp, a entrepris aujourd'hui la tâche compliquée de publier le fameux *Journal intime* dans sa presque intégralité en ne laissant dans le manuscrit que les notes vraiment dépourvues de tout intérêt. Le premier volume de cette « édition complète », que vient d'éditer Pierre Caillier (Genève, 1948), comprend les pages du *Journal* qui vont de 1839 à 1848. Le lecteur sera évidemment curieux de connaître, pour l'année 1848, les impressions d'Amiel qui séjournait alors dans un Berlin en pleine révolution ; il se trouvera malheureusement déçu, car le jeune moraliste, tout à ses études, s'y préoccupe presque exclusivement de problèmes abstraits de philosophie et de religion, et ne porte en principe aucun jugement sur les événements politiques dont il est le témoin.

Mais c'est dans un organe périodique, *Bibliothèque Universelle de Genève*, dont il avait accepté d'être le correspondant, qu'Amiel publia plusieurs articles intéressants sur « Berlin au printemps de l'année 1848 ». Bouvier en a repris quelques fragments dans un volume à part, édité en 1931 (H.-F. Amiel, *Essais critiques*, Stock) ; il a négligé toutefois d'y reproduire ce qu'Amiel a noté sur la participation des Polonais dans les mouvements révolutionnaires qui faisaient trembler l'Europe au cours de ce « Printemps des Peuples ». La revue genevoise étant d'un accès difficile, nous nous permettons d'en détacher un passage caractéristique :

« Pour la Prusse en particulier, la question polonaise est grosse de périls, et Berlin ne regarde pas sans quelque angoisse du côté de Pétersbourg. Restituer purement et simplement la Posnanie est facile à dire à Paris ; mais 1) il y a là 300.000 Allemands (minimum) qui demandent à grands cris de rester Allemands, et jouent leur tête à devenir Polonais. Ils occupent les districts de l'ouest jusqu'à la Warta. 2) Les Russes passeraient immédiatement la frontière et les provinces de Prusse orientale et occidentale seraient presque infailliblement coupées. — Le gouvernement a pris le parti de diviser la province en partie surtout allemande, et surtout polonaise, de garder la forteresse de Posen, et d'offrir aux Polonais de se réorganiser à leur guise, mais sous la protection du drapeau prussien pour ôter à la Russie le prétexte de guerre, et en remettant leurs armes comme garantie de paix. Allemands et Polonais ont protesté contre l'arrangement, et la guerre civile désole la malheureuse province. Les Polonais ont gâté leur cause en Allemagne, et la sympathie générale commence à se refroidir. Ce peuple brillant et incomplet m'inspire une admiration douloureuse. Il est trop vivace pour mourir et n'a pas la force de vivre. L'agonie perpétuelle, le supplice de Prométhée, qu'on l'opprime ou qu'il soit rendu à lui-même, semble être sa condition. Ce n'est pas le crime du partage seulement, c'est encore plus le caractère du

---

(1) Deux éditions : 1863 et 1880. La lecture de ces *Mémoires* a probablement influencé la création du conspirateur polonais Conrad Tonsko dans le roman de V. Cherbuliez, *L'Aventure de Ladislas Bolski* (publié dans la *Revue des deux mondes* en 1869) ; le roman est mentionné par Amiel dans son *Journal*, le 30 octobre 1869 (cf. H.F. Amiel, *Philine*, 1927 p. 238).

peuple polonais qui en fait le cauchemar de ses voisins. Pourquoi faut-il qu'il soit l'anarchie incarnée ? La France qui ne connaît que l'aristocratie polonaise, et encore de son côté chevaleresque, a beau jeu dans sa tendresse. Qu'elle vienne voir les Polonais en Pologne, comme ils sont et non comme ils paraissent, les millions et non pas quelques nobles individualités, et je ne parierais point pour la durée de ses illusions. » (2)

Les opinions touchant les Polonais que nous venons de citer concordent avec le fragment suivant d'une lettre qu'Amiel écrivait de Tubingen le 17 octobre 1848 (cf. B. Bouvier : *La jeunesse de H.-F. Amiel : Lettres à sa famille et à ses amis*, Stock, 1935, p. 426) : « ...Il y a certainement quelque part un Metternich de souterrain, d'une capacité féroce et inexorable ; je ne serais pas surpris que ce fût un Polonais... » Cette phrase fait ressortir clairement l'idée qu'Amiel s'était faite des Polonais, révolutionnaires, d'après lui, et conspirateurs nés.

D'autre part, l'attitude critique d'Amiel à l'égard de la Pologne — qui pourrait peut-être s'expliquer par son adhésion totale aux opinions de P.-J. Proudhon, ennemi déclaré d'une Pologne indépendante (3) — comporte par bonheur quelques inconséquences. Dans une lettre écrite à Berlin le 16 mars 1848, où il se risque à faire des pronostics au sujet de l'organisation future de l'Europe, nous lisons ces lignes : « Avant que le siècle commence sa seconde moitié, la carte d'Europe sera changée, c'est ma conviction. La Pologne et l'Italie renaîtront... ». Ajoutons qu'Amiel vouait un véritable culte à la personne de Mickiewicz. Voici ce qu'il écrit dans une lettre de Paris, datée du 25 mai 1843 : « J'ai fait une liste de grands noms dont je veux voir les porteurs : Béranger, Lamartine, Mickiewicz, Victor Hugo... J'espère les entendre et les voir, sinon leur parler. J'ai déjà entamé l'affaire... », — et dans une autre lettre de Heidelberg, datée du 14 juillet 1844, confiant à un ami ses impressions parisiennes, il ajoute : « J'ai eu le plaisir de rendre visite à plusieurs hommes distingués : Béranger, Cousin, Vigny, Quinet, Ampère, Coquerel... ; j'ai entendu, sans leur parler, Mickiewicz, Michelet, et vu, sans le savoir, Lamennais... ».

Rappelons enfin que le nom d'Amiel se trouva parmi ceux des candidats qui furent mentionnés, lorsqu'il s'agit de nommer un successeur à Mickiewicz à la chaire de littérature latine de l'Université de Lausanne.

---

(2) *Bibl. univ. de Genève*, tome VIII, juin 1848, p. 152-153. Cf. L. Bopp, *H. F. Amiel d'après des documents inédits* (Paris, F. Alcan, 1926, p. 95-96).

(3) Cf. *Essais critiques* (p. 69-76) et *La jeunesse etc.* (p. 412 : « ...Proudhon est l'un des hommes pour qui j'ai le plus d'admiration et de sympathie et dont j'attends le plus »).

# LA PHILOGIE ROMANE EN POLOGNE

JOSEPH MORAWSKI

(29 décembre 1888 — 25 septembre 1939)

L'enseignement supérieur polonais a perdu en la personne de Joseph Morawski, professeur de philologie romane à l'Université de Poznań, un de ses meilleurs serviteurs. Le 25 septembre 1939, jour du terrible bombardement aérien de Varsovie, il fut tué par une bombe allemande dans une des rues du centre de la capitale.

Je le vis, pour la dernière fois, l'avant-veille de sa mort ; il me paraissait un peu inquiet et nerveux comme s'il pressentait sa fin prochaine. Il ne craignait pas la mort, mais il voulait vivre et travailler. La mort l'enleva au moment où ses forces étaient en plein épanouissement et où il allait nous donner les fruits mûrs de son beau talent, de son labeur et de son énergie. Il était un de nos plus éminents romanistes, un de nos meilleurs érudits. Et dire que cette force intellectuelle, cette capacité linguistique et philologique ont été anéanties si brusquement et si brutalement !

Je me sentais frappé de douleur comme si quelque tragique accident avait désolé ma propre famille, lorsque, le lendemain de ce bombardement, j'appris la nouvelle de sa mort. Je ne voulais pas y croire. Des souvenirs, des images affluaient en tourbillons. Tout le mois d'août de 1939 nous fûmes ensemble à Paris où nous fouillions les bibliothèques et archives. Nous nous rencontrions presque tous les jours à la Bibliothèque Nationale ou dans la Maison polonaise de la rue Lamandé. Lorsque la guerre fut imminente, nous quittâmes Paris ensemble le 30 août 1939, pour être à l'appel de la patrie en danger.

Le train nous emportait vers la Pologne à travers l'Italie, la Yougoslavie et la Roumanie. Le 3 septembre, nous passâmes la frontière polono-roumaine et dès lors, sous le bombardement continu des avions allemands, nous arrivâmes à Varsovie le 8 septembre, juste au moment où les forces allemandes allaient assiéger la capitale. Nous sommes rentrés avec l'idée de participer à la lutte, tandis que tant d'autres quittaient la ville menacée. Mon professeur l'allait payer cher.

Aujourd'hui je veux apporter un hommage personnel à un maître pour qui j'avais autant d'affection que de reconnaissance. Je l'ai connu plus intimement ; j'ai pu apprécier sa bonne grâce et sa charmante obligeance envers des jeunes étudiants. Toujours cordial et affectueux, il savait trouver le mot qui met à l'aise, qui stimule et soutient. Aussi faut-il le dire avant tout : son premier souci était le bien de ses élèves. Il n'était pas seulement un érudit, un savant, mais aussi un professeur et un guide : parmi tant d'élèves, qui ont suivi ses cours et sollicité ses conseils, je ne crois pas qu'il s'en trouve un seul qui ne l'avoue et qui ne lui en demeure reconnaissant. Il nous enseignait le respect pour des textes vérifiés, pour des manuscrits authentiques, pour des dates bien établies. Dans ses cours il était plutôt sec, exact et précis, le vrai type d'un érudit : il se moquait bien de l'éloquence. Toutefois, dans les conférences publiques il savait montrer son talent littéraire.

Né le 29 décembre à Wrocław, il y passa son enfance et ses années de collège. En 1909, il finit ses études secondaires au lycée St. Mathias à

Wrocław où il eut comme professeur de français Alphonse Hilka qui, plus tard, devait apprécier favorablement les travaux de son ancien élève. (1). Après son baccalauréat il commença ses études de philologie française à l'Université de Cracovie et les continua à l'Université de Louvain où il eut pour maîtres Bayot, Béthune et Doutrepoint. En 1911, il y passa sa licence ès lettres. Il vint ensuite à Paris pour suivre des cours de philologie romane à la Sorbonne, au Collège de France, à l'École des Chartres et à l'École des Hautes Etudes. L'illustre Bédier lui inspira des vues justes sur la méthode. D'autres maîtres, comme Alfred Jeanroy, Antoine Thomas et Mario Roques, décidèrent de l'orientation de ses travaux. Il prépara à Paris sa thèse pour le doctorat qu'il dédia à son maître Alfred Jeanroy. C'est en juin 1915 qu'il la soutint brillamment. Son intérêt pour la littérature française du moyen âge date de ce temps-là. Il s'intéressait même aux œuvres les moins attrayantes si elles pouvaient lui apprendre quelque chose de nouveau. « Ce que nous demandons à la littérature du moyen âge — écrivait-il dans l'Avant-Propos de sa thèse pour le doctorat (p. VII) — ce n'est pas tant l'agrément, la satisfaction esthétique, que l'intérêt historique, social et moral ». Cette étude patiente des vieux textes, cette recherche de la langue des auteurs anciens mise au service de nos connaissances littéraires, sera un trait dominant de toute son activité de savant.

Après la résurrection de la Pologne, Joseph Morawski vint en 1919 à Poznań offrir ses services au pays. Le 30 avril 1920 il fut agréé à l'Université de Cracovie. Son « habilitation » fut confirmée par le Ministre de l'Instruction Publique le 27 juillet 1920. En 1921, il fut nommé à Poznań, et, à partir du III<sup>e</sup> trimestre 1920-21, il enseigna la philologie romane comme maître de conférences à cette Université.

Quand M. Stanislas Wędkiewicz, titulaire de la chaire de philologie romane à l'Université de Poznań, fut appelé à l'Université de Cracovie, Joseph Morawski fut chargé de cours et de la direction du Séminaire des langues romanes à Poznań pour les années scolaires 1921-22 et 1922-23. Ayant fait preuve de hautes qualités pédagogiques et d'une profonde connaissance des langues et des littératures romanes, il fut nommé, le 9 juillet 1923, titulaire de la chaire de philologie romane à l'Université de Poznań. Il occupa cette chaire jusqu'à sa mort.

L'Université poznanienne et les milieux cultivés de la ville étaient, depuis, le champ de sa belle activité. C'est là qu'il forma pour l'enseignement secondaire une génération de néophilologues munis d'un fonds solide de connaissances théoriques et pratiques.

Dans le Séminaire des langues romanes, il organisa une riche bibliothèque qui comptait en 1939 plus de 10.000 volumes et un grand nombre de revues. Elle comprenait non seulement des ouvrages français, mais aussi des livres espagnols, portugais, italiens et roumains.

Malgré sa lourde tâche de professeur, Morawski continuait ses travaux personnels. Il en publiait les résultats dans des périodiques étrangers et polonais, et des études plus vastes sous forme de livres, à Paris et en

---

(1) Cf. *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*, 1920, p. 39. Le professeur Hilka y écrit : « Der ehemalige Absolvent des St Mathiasgymnasiums in Breslau, wo er auch des Rezensenten Unterricht genossen hat, hat während des Weltkrieges an der Pariser Universität promoviert. Seine A. Jeanroy gewidnete Arbeit (*Pamphile et Galatée*) stellt entschieden eine gute Leistung mit viel selbständigem Urteil dar ».

Pologne. La bibliographie ci-jointe permet de mesurer l'activité de ce travailleur prématurément enlevé à son œuvre.

Joseph Morawski était membre de plusieurs sociétés savantes polonaises et étrangères. En 1923, il fut élu membre de la Société pour l'avancement des Sciences et des Lettres de Poznań (Poznańskie Towarzystwo Przyjaciół Nauk). A la Société Polonaise des Néophilologues (Polskie Towarzystwo Neofilologiczne), fondée à Varsovie en 1929, il dirigeait la section régionale de Poznań en publiant des articles dans l'organe de la Société, la revue trimestrielle *Neofilolog*. Il était membre du conseil de l'Association Polono-Française de Poznań depuis sa création et y a fait de nombreuses conférences. Membre de la Société des Anciens Textes Français depuis 1922 (1), membre actif de la Société de Linguistique Romane depuis 1925 (2), il fut élu, le 15 juin 1933, en reconnaissance de ses mérites, membre de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres (Polska Akademia Umiejętności). En 1937-38 il fut Doyen de la Faculté des Lettres de Poznań.

Joseph Morawski avait une admiration mêlée de tendresse pour la civilisation des pays latins et suivait de près toutes les manifestations de leur vie littéraire. Sa connaissance des langues romanes lui valut une grande considération en Pologne, et les contributions qu'il apportait au trésor international de philologie romane étaient fort appréciées. Il était le meilleur spécialiste polonais en littératures ibériques, et c'est pourquoi la librairie : Trzaska, Evert et Michalski à Varsovie, s'est adressée à lui précisément pour lui demander sa contribution sur ce chapitre, lorsqu'elle commença à publier un ouvrage collectif sur la littérature universelle.

Cependant Joseph Morawski était surtout passionnément curieux de la littérature et de l'art français du moyen âge. C'était un grand collectionneur de textes anciens et de manuscrits. Dans ses voyages d'études en France il fouillait les bibliothèques et archives en quête de documents pouvant éclairer le passé littéraire et linguistique de la France.

Il a aussi étudié les emprunts français en langue polonaise, en les classant d'après les manières différentes dont les mots d'origine française s'y sont assimilés. Il préparait d'ailleurs un travail d'ensemble sur l'influence exercée par les langues romanes, et en particulier par le français, sur la langue polonaise. La phraséologie doit être, d'après lui, une « sociologie de mots », doit étudier comment chaque peuple a mis à profit ses matériaux linguistiques. Quelques fragments en ont déjà paru sous le titre de « Polono-Romanica », dans la *Revue des Etudes Slaves*, dans les Travaux de la Commission Linguistique de la Société Savante de Poznań, dans la revue *Slavia Occidentalis* (Poznań) et dans le périodique *Język Polski* (Cracovie).

La Pologne a perdu, en Joseph Morawski, une grande intelligence, et l'Université de Poznań un professeur de talent et un érudit de valeur.

Il a laissé auprès de ses collègues de l'Université de Poznań le souvenir d'un collaborateur dévoué et, parmi les philologues, celui d'un chercheur et d'un travailleur consciencieux. Sa curiosité toujours en éveil, son humanité et sa loyauté lui ont valu beaucoup de sympathies parmi les romansistes avec lesquels il aimait à entamer, aux congrès linguistiques, des discussions vivantes et fécondes.

---

(1) Cf. *Bulletin de la Société des Anciens Textes Français*, Paris, Champion, 1923, p. 34.

(2) Cf. *Revue de Linguistique Romane*, 1925, p. IX.

## A. — BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE JOSEPH MORAWSKI

### I. — *Travaux sous forme de livres*

- 1917 1. — Pamphile et Galatée par Jehan Bras-de-Fer de Dammartin-en-Goële.  
Poème français inédit du XIV<sup>e</sup> siècle. Edition critique, précédée de recherches sur Pamphilus latin.  
Thèse pour le Doctorat d'Université présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.  
Paris, Librairie Ancienne Honoré Champion, 1917, in-8, pp. XII + 466.
- 1923 2. — Le Facet en François. Edition critique des cinq traductions des deux Facetus Latins avec introduction, notes et glossaire.  
Poznań, Poznańskie Towarzystwo Przyjaciół Nauk, Prace Komisji Filologicznej (Société Scientifique de Poznań, Travaux de la Commission Philologique), Tome II, Fascicule 1, 1923, pp. XLVIII + 129.  
Tirage à part sous forme de livre, Poznań, Nakładem Poznańskiego Towarzystwa Przyjaciół Nauk, 1923.
- 1924 3. — Les Diz et proverbes des sages (Proverbes as philosophes). publiés avec introduction, notes et tables.  
Paris, Les Presses Universitaires de France, 1924, pp. LXXII + 170. (Ouvrage publié dans la Collection de la Bibliothèque de la Faculté des Lettres).
- 1925 4. — Proverbes Français antérieurs au XV<sup>e</sup> siècle (Collection : Les Classiques Français du Moyen Age, publiés sous la direction de Mario Roques).  
Paris, Librairie Ancienne Edouard Champion, 1925, pp. XXIII + 146.
- 1933 5. — Wielka Literatura Powszechna, Tom II. — Literatura hiszpańska, pp. 683-1012 ; literatura portugalska, pp. 1013-1116 ; literatura hiszpańsko-amerykańska, pp. 1117-1172.  
(Grande Littérature Universelle, publiée sous la rédaction de M. Stanislas Lam Tome II. Les littératures ibériques : espagnole, pp. 683-1012 ; portugaise, pp. 1013-1116 ; Amérique latine, pp. 1117-1172). Varsovie, Trzaska, Evert i Michalski, 1933.
- 1937 6. — Kastor i Polluks. Studium z zakresu frazeologii porównawczej z szczególnym uwzględnieniem romańskiej (Castor et Pollux. Etude sur la phraséologie comparative, en particulier sur la phraséologie romane).  
Cracovie, Nakładem Polskiej Akademii Umiejętności, 1937, pp. 53. (Cf. aussi : Bulletin International de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, juillet-décembre 1936, pp. 153-155, Cracovie, 1937).
- 1939 7. — La légence de Saint Antoine ermite. Histoire, Poésie, Art, Folklore. Avec une Vie inconnue de Saint Antoine et vers français du XIV<sup>e</sup> siècle et des extraits d'une Chronique Antonienne inédite.  
Poznań, Jachimowski, 1939, in-8, pp. I + 209.  
(Poznańskie Towarzystwo Przyjaciół Nauk, Prace Komisji Filologicznej, Tome XI, fascicule 2).

## II. — Traductions, préfaces et éditions scolaires.

- 1926 8. — Fortunat Strowski : Odrodzenie literackie współczesnej Francji (Przedmowa i tłumaczenie).  
Poznań, Eos, 1926, 283 pages.  
(Traduction du livre de F. Strowski : La Renaissance littéraire de la France contemporaine. Paris, Plon, 1922, par Joseph Morawski, avec une préface de J. Morawski).
- 1929 9. — Victor Hugo : Hernani. Drame en 5 actes. Notices littéraires et commentaires par Joseph Morawski.  
Poznań, Ed. Eos, 1929. Collection de Classiques Français à l'usage des Lycées de Pologne.
10. — Francja w słowie i obrazach (La France en mots et en images). Monographie rédigée par Joseph Morawski, dont l'unique fascicule a paru en 1929.

## III. — Ouvrages et articles en collaboration.

- 1930 11. — *Stary pryk*, par Morawski et K. Nitsch.  
*Język Polski*, Cracovie 1930, Tome XV, fascicule 3, pp. 81-83.
- 1934 12. — Les légendes du « Fiancé de la Vierge » dans la littérature médiévale. Essai de synthèse suivi de plusieurs textes inédits en vers et en prose. J. Morawski et Anna Wyrembek, licenciée ès lettres.  
Poznań, Nakładem Poznańskiego Towarzystwa Przyjaciół Nauk, Prace Komisji Filologicznej, 1934, in-8, 60 pages.

## IV. — Articles

- 1921 13. — L'auteur de la seconde « Vie des Pères ».  
*Romania*, 1921, Tome XLVII, p. 381-382.
- 1922 14. — Fragment d'un « Art d'aimer » perdu du XIII<sup>e</sup> siècle.  
*Romania*, 1922, Tome XLVIII, p. 431-436.
15. — Les Recueils d'anciens proverbes français analysés et classés.  
*Romania*, 1922, Tome XLVIII, p. 481-558.
- 1923 16. — La « Danse macabre ».  
*Revue de Pologne*, année I, N<sup>o</sup> 1, avril-juin 1923, p. 118-130.  
Suite et fin dans le N<sup>o</sup> 2, juillet-septembre, 1923, p. 268-289.  
Tirage à part, Poznań, 1923, 36 pages.
- 1924 17. — Locutions et proverbes obscurs.  
*Romania*, 1924, Tome L, p. 499-514.
18. — Quelques témoignages étrangers sur les mœurs polonaises au temps de Jean III Sobieski.  
*Revue de Pologne*, année 1, N<sup>o</sup> 4, janvier-mars 1924, p. 455-468.  
Suite et fin dans le numéro de janvier-mars 1925, p. 514-526.  
Tirage à part, Grenoble, 1925.
- 1925 19. — A propos des Sept arcs d'Amours de « dant Faber ».  
*Romania*, 1925, Tome LI, p. 568-570.
- 1926 20. — Littérature autour d'Anatole France.  
*Revue de Pologne*, année 3, Nos 1 et 2, octobre 1925 - mars 1926, p. 165-170. — Tirage à part, Poznań, 1926, 7 pages.



21. — Les Douze mois figurés.  
*Archivum Romanicum*, 1926, Tome X, p. 351-363.
22. — Parodie d'un passage du Roman de la Rose dans un Sermon joyeux. — *Romania*, 1926, Tome LII, p. 159-160.
23. — Trente années d'études mystiques. Esquisses d'une bibliographie raisonnée des ouvrages français relatifs au mysticisme, publiés de 1895 à 1925.  
*Revue de Pologne*, année 3, N° 3, avril-juillet 1926, p. 357-368.  
Suite et fin dans l'année 3, N° 4, août 1926 - mars 1927. p. 470-477.
- 1927 24. — Inventaire méthodique des Documents manuscrits pour servir à l'histoire de la Pologne, conservés dans les Bibliothèques publiques de Paris et des Départements.  
*Revue de Pologne*, année 3, N° 4, 1926-27, p. 377-397.
25. — Les formules rimées de la langue espagnole.  
*Revista de Filologia Espanola*, 1927, TomoXIV, p. 113-133.  
Tirage à part, Madrid, 1927.
26. — Locutions et façons de parler vulgaires tirées du manuscrit latin 10360 de la Bibliothèque Nationale.  
*Revue du Seizième Siècle*, 1927, Tome XIV, p. 360-378.  
Tirage à part, Paris, Champion, 1927.
27. — Deux Poèmes en quatrains monorimes.  
*Neuphilologische Mitteilungen*, 1927, Tome XXVIII, N° 1/2, p. 32-37.
28. — Le Manuscrit fr. 25418 de la Bibliothèque Nationale et les Vers sur les quatre tempéraments humains.  
*Neuphilologische Mitteilungen*, 1927, Tome XXVIII, N° 7/8, p. 195-210.
29. — La « Moralité » du cœur et des cinq sens.  
*Revue des Langues Romanes*, 1927, Tome LXV, p. 71-85.  
Tirage à part, Montpellier, 1927.
30. — Un nouvel exemple de *Integrum = Entre*, dans : Mélanges de philologie et d'histoire offerts à M. Antoine Thomas par ses élèves et ses amis.  
Paris, Champion, 1927, pp. 305-308.
31. — La « Flours d'amours ».  
*Romania*, 1927, Tome LIII, p. 187-197.  
Tirage à part, Paris, Champion, 1927.
- 1928 32. — Polono-romanica. Uwagi romanisty na marginesie Słownika Brücknerowskiego (Remarques d'un romaniste en marge du Dictionnaire Etymologique de la langue polonaise de Brückner).  
*Slavia Occidentalis*, 1928, Tome VII, p. 521-548.
33. — Polono-romanica. Kilka uwag o pokrewieństwie onomatopiecznym. (Quelques remarques sur la parenté onomatopéique).  
Księga pamiątkowa ku uczczeniu trzydziestoletniej pracy naukowej i nauczycielskiej Stanisława Dobrzyckiego (Livre en l'honneur de St. Dobrzycki).  
Poznań, 1928, p. 254-272. — Tirage à part, Poznań, 1928.
34. — Une lettre qui «grince », dans : Mélanges de Linguistique et de Littérature offerts à Alfred Jeanroy par ses élèves et ses amis.  
Paris, Droz, 1928, p. 153-162.

35. — Des mots français en polonais : Voyelles finales et *e* atone.  
*Revue des Etudes Slaves*, 1928, Tome VIII, p. 178-193.
36. — Trente-six locutions tirées du ms. 550 de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. — *Romania*, 1928, Tome LIV, p. 480-484.
- 1928 37. — Encore les Douze mois figurés.  
*Archivum Romanicum*, 1929, Tome XII, p. 150.
38. Encore une fois anc. fr. « Cuschement ».  
De una carta dirigida al profesor Leo Spitzer de la Universidad de Marburgo.  
*Revista de Filologia Espanola*, 1928, Tomo XV, p. 289.
39. — La parabole de la chandelle dans la littérature médiévale.  
*Archivum Romanicum*, 1928, Tome XII, p. 473-481.
- 1929 40. — Polono-romanica. Etymologie romańsko-polskie (Les étymologies romano-polonaises).  
*Slavia Occidentalis*, 1929, Tome VIII, p. 420-436 (Résumé français, p. 550). — Suite et fin dans le Tome IX, 1930, p. 506-520, (Résumé français, p. 770-771).  
Tirage à part, Poznań, 1930.
41. — Les formules apophoniques en espagnol et en roman.  
*Revista de Filologia Espanola*, 1929, Tomo XVI, p. 337-365.  
Tirage à part, Madrid, 1929.
42. — Le fabliau du prestre pelé.  
*Romania*, 1929, Tome LV, p. 542-548.
43. — Quelques sources méconnues du Roman de Renart le Contrefait.  
*Zeitschrift für romanische Philologie*, 1929, Tome XLIX, p. 536-544.
- 1930 44. — Trois proverbes.  
*Revue du Seizième Siècle*, 1930, Tome XVII, p. 131-146.
45. — Variétés parémiologiques. I. Ennuyeux comme la pluie.  
*Archivum Neophilologicum*, Cracovie 1930, Tome I, p. 8-12.
46. — Les Dires des oiseaux.  
*Archivum Romanicum*, 1930, Tome XIV, p. 119-128.
47. — Polono-romanica. Pol. *fortygal*, *portugal*, *fordygal*.  
Poznańskie Towarzystwo Przyjaciół Nauk, Prace Komisji Filologicznej, Poznań, 1930, Tome IV, p. 111-121.  
Tirage à part, Poznań, 1930.
- 1931-48. — Polono-romanica. Sufiks grecko-laciński - *ista*. (Le suffixe latin - *ista*).  
*Slavia Occidentalis*, 1931, Tome X, p. 311-336.
49. — Pol. *Lafirynda*.  
*Język Polski*, 1931, Tome XVI, p. 148-150.
50. — W sprawie perskiego oka.  
*Slavia Occidentalis*, 1931, Tome X, p. 336-337.
51. — Echa powstania listopadowego w poezji francuskiej (Les échos de l'insurrection de novembre 1830 dans la poésie française).  
*Pamiętnik Literacki*, 1931, Tome XXVIII, p. 603-614.  
Tirage à part, Lwów, Zakł. im. Ossolińskich, 1931, 14 pages.
- 1932 52. — La Pologne vue par deux voyageurs français du XVI<sup>e</sup> siècle.  
*La Pologne*, 1932, Tome XII, p. 700-707.  
Suite et fin dans le Tome XIV, 1933, p. 663-674.  
Tirage à part, Paris, Association France-Pologne, 1933, in-8.

- 1933 53. — Kilka etymologij : I. *alaputra, kalaputryna* ; II. *lazyna* ; III. *mysł, matkus* ; IV. *szkandela*.  
*Język Polski*, 1933, Tome XVIII, fascicule 4, p. 117-120.  
 Tirage à part, 4 pages.
54. — Podstawy kultury romańskiej (Les bases de la civilisation romane). Conférence faite au Congrès des Néophilologues à Cracovie le 9. IV. 1933.  
*Neofilolog*, 1933, Tome IV, p. 189-205.  
 Tirage à part, Varsovie, 1933, 20 pages.
55. — Hispano-polonica. I. Plan bibliografii hiszpańsko-polskiej. (Un plan de bibliographie hispano-polonaise).  
 Sprawozdanie Poz. Tow. Przyjaciół Nauk, Poznań, Tome VII. Année 1933, p. 36-39.
56. — Notice sur deux manuscrits provenant des anciennes Librairies de Bourgogne et du Louvre.  
*Romania*, 1933, Tome LIX, p. 431-437.
57. — Un cas de symbiose suffixale. Le suffixe polonais = usz = us. (Hommage à M. K. Nitsch).  
*Slavia Occidentalis*, 1933, Tome XII, p. 17-34.  
 Tirage à part, Poznań, 1934, in-8, 18 pages.
58. — Echa powstania styczniowego w poezji francuskiej (Les échos de l'insurrection de 1863 dans la poésie française).  
*Pamiętnik Literacki*, 1934, Tome XXXI, p. 466-471.  
 Tirage à part, Lwów, 1934.
- 1935 59. — Refaire ! Mot d'ordre français. Conférence faite à l'Association polono-française de Poznań.  
*Neofilolog*, 1935, Année VI, fascicule 1, p. 4-22.  
 Tirage à part, Varsovie, 1935, 20 pages.
60. — Roman, romans i romanca.  
*Język Polski*, 1935, fascicule 1, p. 1-5 et fascicule 4, p. 110 sous le titre : Jeszcze o romansach.
61. — Mélanges de littérature pieuse. I. Les Miracles de Notre-Dame en vers français.  
*Romania*, 1935, Tome LXI, p. 145-209.
62. — Mélanges de littérature pieuse. II. Le « Rosarius » du ms.fr.12483).  
*Romania*, 1935, Tome LXI, p. 316-350.
- 1936 63. — Kultura romańska w świetle regionalizmu. (La civilisation des peuples romans et les courants régionalistes. Conférence faite à Toruń, le 7-III-1935).  
*Neofilolog*, 1936, année 7, fasc. 2, p. 64-79.  
 Tirage à part, Varsovie, 1936.
64. — Polono-romanica. Sufiksy : *ista, izm, izowac*.  
*Slavia Occidentalis*, 1936, Tome XV, p. 16-29.  
 Tirage à part, Poznań, 1936.
65. — Proverbes français inédits tirés de trois recueils anglo-normands. I. Cheltenham, Bibl. Phillipps 8336. II. Cambridge. Corpus Christi Coll. 450. III. London, Brit. Museum Harl. 3775.  
*Zeitschrift für romanische Philologie*, 1936, Tome LVI, p. 419-439.
66. — Espagne et Pologne. Coup d'œil sur les relations des deux pays dans le passé et le présent.  
*Revue de littérature comparée*, 1936, Tome XVI, p. 225-246.

67. — Les formules allitérées de la langue espagnole.  
*Revista de filologia espanola*, 1937, tome XXIV, p. 121-161.
68. — Styl, kultura i literatura (Conférence au Congrès des Néophilologues à Varsovie).  
*Neofilolog*, 1937, fasc. 3, p. 145-156.
69. — Wyrazy hiszpańskie w języku polskim. (Les mots espagnols en polonais).  
*Język Polski*, 1937, Tome XXII, p. 129-134 et p. 172-177.
- 1938 70. — Mélanges de littérature pieuse. Les Miracles de Notre-Dame en vers français. Petites Collections et miracles épars. 12 Bibl. Nat. fr. 375.  
*Romania*, 1938, Tome LXIV, p. 454-488.
- 1939 71. — Mélanges de littérature pieuse. Les Miracles en quatrains alexandrins monorimes. I. Un jongleur oublié : Jehan de St. Quentin.  
*Romania*, 1939, Tome LXV, p. 327-358.
72. — Faire à Dieu barbe de paille. Contribution à la phraséologie comparée des langues romanes.  
*Archivum Romanicum*, 1939, p. 79-83.

V. — *Publication posthume*

- 1947 73. — La Vie de Saint Jean Paulus. Origine et évolution d'une légende médiévale.  
*Les Lettres Romanes, Université catholique de Louvain*,  
Tome I, 1947, p. 9-36.— Tirage à part, Louvain, 1947.

Poznań

A. ZARACH.  
Assistant à l'Institut de  
philologie romane.

## L'ACTIVITÉ INTELLECTUELLE DES POLONAIS ÉTABLIS EN FRANCE

EDOUARD GOLDSTEIN  
ANTHROPOLOGUE POLONAIS

(1844 - 1920) (1)

Edouard Goldstein peut être considéré comme l'un des pionniers de l'anthropologie polonaise au XIX<sup>e</sup> siècle. Né à Varsovie le 14 novembre 1844, il y termina ses études secondaires en 1862. Ayant pris l'initiative d'organiser à l'église Sainte-Croix de Varsovie un service religieux à l'occasion du 3 mai (date anniversaire de la Constitution polonaise de 1791), il dut fuir la capitale polonaise. Arrêté par la police à Berlin, il fut bientôt

(1) Résumé de la biographie d'E. Goldstein, présentée par le professeur K. Stolyhvo et M. P. Sikora à l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres (cf. *Sprawozdania PAU*, juin 1949, p. 336-338).

relâché, puis par Hambourg et Londres il se rendit à Paris. Cependant l'ambassade de Russie en France ayant obtenu son expulsion, il gagna Turin, où il suivit les cours de l'Université.

A la nouvelle de l'insurrection de janvier 1863, il rentre en Pologne ; de Cracovie il se rend à Goszcza et s'y engage dans le détachement des « zouaves de la mort », commandé par Rochebrun. Il est blessé le 19 mars, au cours de la bataille de Grochowiska ; on le transporte à Cracovie pour le soigner. Guéri de ses blessures, il part pour Lwów ; en cours de route, la police l'arrête et l'emprisonne dans une forteresse où il reste enfermé 18 mois. Transféré ensuite à Hradec Kralove en Bohême, il réussit à s'enfuir au bout de deux semaines de cachot. Par l'Autriche et Munich, il gagne Zurich, d'où on le fait passer à Lugano et de là à Paris. Les autorités françaises lui ayant délivré un permis de séjour, il s'inscrit comme étudiant à l'Ecole de Médecine et travaille en même temps comme préparateur au Muséum d'Histoire Naturelle. Il y entreprend, sous la direction de Paul Broca, de sérieuses études d'anthropologie. Auteurs de plusieurs travaux dans cette spécialité, il les publie dans la *Revue d'Anthropologie* de Paris. En voici les titres :

1. *Les Samoyèdes* (d'après les ouvrages de N.J. Zograf et A.P. Bogdanof), — *Revue d'anthropologie*, t. IV (1881), p. 117-127 et 295-305.

2. *Les applications du calcul des probabilités à l'anthropologie*, - ib. t. VI (1883), p. 704-728 (le même sujet développé dans l'article allemand, publié dans l'*Archiv für Anthropologie*, t. XIV, 1883, p. 167-183).

3. *Des circonférences du thorax et de leur rapport à la taille*, - ib. t. VII (1884), p. 460-485.

4. *Du plan horizontal du crâne*, - ib. t. VII (1884), p. 680-720.

5. *Introduction à l'anthropologie des Juifs*, - ib. t. VIII (1885), p. 639-675.

Ce sont des travaux d'une haute tenue scientifique, aussi est-ce grand dommage que l'auteur n'ait pas cru pouvoir continuer ses recherches dans cette direction. Comme preuve de la valeur des travaux publiés par E. Goldstein, on peut citer le fait que, dans son *A Selected Bibliography of the Anthropology and Ethnology of Europe* (New York, 1899, p. 41), William Z. Ripley n'a pas négligé de mentionner les plus importants d'entre eux. (2).

Il est vraiment regrettable que ni l'Université de Cracovie (après la mort du professeur Izydor Kopernicki), ni la Commission Anthropologique de l'Académie des Sciences et des Lettres de Cracovie, ni enfin l'Université de Lwów n'aient cru devoir mettre à contribution le grand savoir et les talents dont Edouard Goldstein venait de faire preuve comme anthropologue.

E. Goldstein s'est aussi intéressé à la muséologie. En effet, il travailla pendant trois années à l'organisation et l'aménagement du Musée Cernuschi à Paris, et ne quitta ce travail que pour rentrer en Pologne et s'établir à Cracovie. C'est alors qu'il fit don de ses collections d'art au Musée National de cette ville et en fut nommé le conservateur honoraire.

---

(2) Le travail de Goldstein sur les circonférences du thorax et de leur rapport à la taille, a été cité récemment et d'une façon élogieuse par le professeur I. Imbelloni dans son article : *De la estatura humana : Su reivindicacion como elemento morfologico y clasificadorio*, publié dans la revue *Runa. Archivio para las ciencias del hombre* (Buenos Aires, t. I, 1948). L'illustre anthropologue américain constate que les indications de Goldstein ont été confirmées par le savant belge Houzé et il parle d'une « ley de Goldstein-Houzé ».

La collection d'Edouard Goldstein a été prise en charge par le Musée National de Cracovie en 1909. Elle comprend des lots et des ensembles de tableaux, de sculptures, de gravures, de monnaies anciennes, d'objets d'art décoratif, et surtout une section d'art d'Extrême-Orient, ainsi qu'une bibliothèque de plus de 2.000 volumes. Cette collection, tant pour ce qui est de ses sections que des objets d'art qui la composent, est d'une valeur inégale.

La peinture française y est représentée surtout par des tableaux de l'Ecole de Barbizon de caractère décoratif, ainsi que par des peintures sur verre, des sculptures, parmi lesquelles on remarque plusieurs Madones caractéristiques de la sculpture française des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. La section de l'art industriel se compose de groupes distincts : porcelaine, tissus, meubles et ustensiles domestiques divers (français pour la plupart), menus objets d'usage quotidien, pipes, tabatières, et, joyau de cette section : un lot de bronzes européens.

La section d'Extrême-Orient a une valeur et une importance particulières : l'art japonais, chinois, persan, hindou, siamois, y sont représentés tour à tour, spécialement par des objets de culte religieux. Cette section comprend des peintures, des tissus, de la céramique, des bronzes, ainsi que des objets en bois et en ivoire.

Ayant mis à l'abri ses collections tant bien que mal, Goldstein regagna Paris avec mission de continuer à compléter les acquisitions pour le compte du Musée National de Cracovie. C'est à Paris que le surprit la guerre de 1914. Peu à peu, sa situation matérielle devint précaire. Aussi Władysław Mickiewicz le fit-il admettre, déjà malade, à l'hospice polonais de Saint-Casimir, à Paris, où il mourut le 24 août 1920.

## VARIÉTÉS

### ASNYK ET BAUDELAIRE

Dans l'évolution de la poésie polonaise, un changement profond s'opère après 1864. C'est alors que paraît Adam Asnyk (1838-1897) qui réalise une union harmonique entre la nouvelle mentalité et la sensibilité également transformée, dans le lyrisme méditatif d'un poète et d'un penseur. (1).

Liée intimement à la Pologne, l'œuvre d'Asnyk n'est pourtant pas sans intérêt pour la littérature européenne. On pourrait rapprocher le poète polonais de Heine et de Sully-Prudhomme. D'après Chlebowski, il doit son développement spirituel à l'influence de la civilisation occidentale. C'est là, cependant, une constatation générale, concernant en premier lieu l'Italie (2). Chlebowski ne tient pas compte même du séjour d'Asnyk en France. Personne, à ma connaissance (3), n'a entrepris jusqu'ici d'étudier l'influence française sur Asnyk, bien que le professeur

(1) Bronislas Chlebowski, *La Littérature polonaise au XIX<sup>e</sup> siècle* (Institut d'Etudes Slaves, Paris, Champion 1933), p. 366 ss.

(2) Ibid. p. 377 et M. Mann, *Echa włoskie w poezji Asnyka* (Warszawa 1926).

(3) Ces lignes ont été écrites avant le 1er septembre 1939.

J. Tretyak ait relevé chez le poète deux rapprochements à faire avec Musset. (4).

Cependant il est permis de croire que la littérature française n'a point été indifférente à Asnyk. Rappelons quelques détails. En 1856, il traduit les *Burgraves* de Victor Hugo (5). Plus tard, il donne à son recueil lyrique le titre de *Mosaïque*, pareil à celui des poèmes en prose que Mérimée avait publié en 1833. Il passe l'hiver de 1860-61 à Paris, et ce séjour ne peut rester sans influence sur sa sensibilité de poète.

Voici une poésie choisie de *Mosaïque* d'Asnyk :

#### Egzotyczne Kwiaty

Pod zwrotnikami rosna w lasach kwiaty,  
Co przybieraja wzory fantastyczne.  
Strój ich niezwykły, wdzięczny i bogaty,  
Cudowne barwy, wonie narkotyczne,  
I necą zmysły ich korony świetne,  
I te zapachy z pozoru szlachetne.

Każdy z nich postać rzadkiego motyla,  
Lub przepych kształtów nieznanych rozloczy,  
Z szczeliny drzewa w błękit się wychyla,  
Wprawiając w zachwyt podróżnika oczy,  
A jednak one soki swoje biorą  
Z zgnilizny, w drzewach ukrytej pod korą.

Są i uczucia szlachetne z pozorów,  
Rozpromienione całą blasków tęcią,  
Nadziemskiej miary, cudownych kolorów,  
Jakby anioły, co w błękitach kłęczą,  
I rozsiewają idealne wonie,  
W których wędrowiec sercem swoim tonie.

A jednak chociaż taki czar roznoszą,  
Chociaż cel w sobie przedstawiają wzniosły,  
I necą ludzi nieznaną rozkoszą,  
One na drzewie zbutwiałem wyrosły,  
Z głębi tajnego powstały zepsucia,  
Te fantastycznie błyszczące uczucia.

#### Les Fleurs Exotiques

Dans les forêts tropicales poussent des fleurs  
Aux dessins fantastiques,  
Leurs parures sont insolites, riches et gracieuses,  
Leurs couleurs merveilleuses, leur parfum narcotique.  
Elles fascinent nos sens par leurs corolles magnifiques  
Ainsi que par leur parfum, pur en apparence.

(4) Józef Tretyak, *Asnyk jako wyraz swojej epoki*, Kraków, 1922, p. 27 et 57.

(5) E. Kucharski, *Introduction* au volume des *Poésies* de Asnyk, dans la *Biblioteka Narodowa*, p. V.

Chacune de ces fleurs a l'aspect d'un rare papillon,  
Ou bien elle étale la splendeur des formes inconnues.  
Elles s'élancent toutes vers le ciel de la fente d'un tronc d'arbre  
En éblouissant les yeux du voyageur,  
Et, cependant, elles boivent leur sève  
De la pourriture cachée sous l'écorce de l'arbre.

Il existe aussi des sentiments, nobles en apparence,  
Resplendissant des éclats de l'arc-en-ciel,  
Qui paraissent surhumains, de merveilleuses couleurs,  
Pareils à des anges agenouillés dans l'azur  
Et qui répandent des senteurs idéales  
Inondant le cœur du voyageur.

Mais bien qu'ils exercent leur charme,  
Bien qu'ils présentent un idéal supérieur  
Et bien qu'ils attirent les hommes par des voluptés inconnues,  
Ils ont pris leur élan d'une racine pourrie,  
Issus du fond d'une corruption secrète,  
Ces sentiments, éclatant d'une splendeur fantastique.

N'est-ce pas là le symbole des *Fleurs du Mal*, approfondi par Asnyk avec la tendance moralisatrice, propre à ce poète ? Les termes mêmes, dont je me suis servie dans ma traduction du texte polonais, il me fallut les chercher dans le vocabulaire baudelairien.

Pour chercher un appui à cette hypothèse, consultons la chronologie. Les premières *Fleurs du Mal*, au nombre de dix-huit, paraissent dans la *Revue des Deux Mondes* le 1er juin 1855. Nous les retrouvons comme recueil développé en 1857. Suit le procès intenté à Baudelaire, et la seconde édition des *Fleurs du Mal* en 1861. C'est là un incontestable événement littéraire (6) qui ne saurait passer inaperçu pour un poète. La coïncidence des dates citées avec le séjour d'Asnyk à Paris, hiver 1860-61, semble confirmer ma supposition.

On connaît ce sonnet de Baudelaire, appartenant aux premières *Fleurs* :

#### Le Guignon

Pour soulever un poids si lourd,  
Sisyphé, il faudrait ton courage.  
Bien qu'on ait du cœur à l'ouvrage,  
L'Art est long et le Temps est court.

Loin des sépultures célèbres,  
Vers un cimetière isolé,  
Mon cœur, comme un tambour voilé,  
Va battant des marches funèbres.

---

(6) Séché, *La vie des Fleurs du Mal*, Malfère 1928.



Maint joyau dort enseveli  
Dans les ténèbres et l'oubli,  
Bien loin des pioches et des sondes

Mainte fleur épanche à regret  
Son parfum doux, comme un secret  
Dans les solitudes profondes.

Notons en passant la source anglaise des deux tercets, signalée par M. Patterson (7), la mélancolique méditation du poète anglais Gray dans son *Élégie sur un cimetière de campagne*.

Full many a gem of purest ray serene  
The dark unfathomed caves of ocean bear,  
Full many a flower is born to blush unseen,  
And waste its sweetness on the desert air...

Or, ce motif de mélancolie qui adoucit les accents tragiques de la marche funèbre baudelairienne, cette méditation sur les trésors oubliés de la nature, nous les retrouvons chez Asnyk, très distinctement cette fois, dans sa poésie. (8).

#### Szkoda

Szkoda kwiatów, które więdną  
W ustroni  
I nikt nie zna ich barw świeżych  
I woni,  
Szkoda pereł, które leżą  
W mórz toni,  
Szkoda uczuć, które młodość  
Roztrwoni.  
Szkoda marzeń, co się w ciemność  
Rozproszą,  
Szkoda ofiar, które nie są  
Rozkoszą,  
Szkoda pragnień, co nie mogą  
Wybuchać,  
Szkoda piosnek, których nie ma  
Kto słuchać,  
Szkoda męstwa, gdy nie przyjdzie  
Do starcia  
I serc szkoda, co nie mają  
Oparcia.

---

(7) *L'influence de Poë sur Baudelaire*, Grenoble 1903, p. 55 ; cf. aussi J. Crépet et G. Blin, *Edition critique des « Fleurs du mal »* (1942, p. 314-316) et R.B. Chérix, *Commentaire des « Fleurs du mal »* (Genève 1949, p. 63-65).

(8) Cette poésie a été imprimée dans le *Dziennik Literacki* de Lwów en 1868, et plus tard réimprimée dans *Mosaïque*. - cf. Wóycicki, *Asnyk wśród prądów swojej epoki*, Warszawa 1933, p. 311.

Pour qui... (9)

Pour qui sont ces fleurs qui se fanent à l'écart  
Et dont personne ne connaît les fraîches couleurs ni le parfum,  
Pour qui sont les perles oubliées au fond des océans,  
Pour qui les sentiments dissipés par la jeunesse.  
Pour qui sont nos rêves qui s'évanouissent dans les ténèbres,  
Pour qui les sacrifices dont on ne ressent pas la volupté ?  
Pour qui sont les désirs qui ne peuvent pas être exprimés,  
Pour qui est le courage, lorsque l'épreuve ne vient pas  
Et pourquoi tant de cœurs sont-ils laissés sans appui ? (10).

La filiation semble incontestable. Toutefois, soyons circonspect pour les conclusions. Il s'agit ici, en somme, de fort peu de chose, presque d'un lieu commun littéraire et peut-être d'un fait isolé dans l'œuvre très personnelle d'Asnyk. Il eût été bien hardi de vouloir, là-dessus, parler d'une influence de Baudelaire sur le poète polonais.

Mais on pourrait entreprendre des recherches autrement sérieuses sur le rôle de la France dans l'œuvre d'Asnyk. Si mon étude pouvait servir de point de départ, je la croirais pleinement réussie.

Marie Malkiewicz - Strzalko.

Cracovie.

AUTOUR DU JUBILÉ DE L'UNIVERSITÉ ST. JOSEPH A BEIROUT

A l'occasion du 75<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de l'Université St. Joseph à Beirout il a été rappelé que sa conception et ses premières assises doivent être attribuées à un missionnaire polonais, le Père Maximilien Ryłło. Nous trouvons des détails fort intéressants sur ce personnage dans une étude (en français) que vient de lui consacrer l'abbé KAMIL KANTAK (Beirout 1950, un volume de 128 pages et 2 gravures hors-texte).

Né en 1802, en Pologne, Maximilien Ryłło arriva à Rome à l'âge de 18 ans, il y acheva ses études et y fut ordonné prêtre en 1833. Envoyé en

---

(9) C'est ainsi que je me suis décidée de remplacer le mot polonais « Szkoda », correspondant, à vrai dire, plutôt au français « C'est dommage ! » J'ai cru rendre, de cette façon, l'atmosphère générale de la poésie, teintée de tristesse, de regret et de résignation. - La traduction d'Asnyk en français offre d'ailleurs de grandes difficultés. Que l'on m'excuse d'avoir dépouillé notre poète de son charme, - insaisissable surtout dans une traduction textuelle.

(10) Tout ce que nous apprend sur cette poésie M. Kucharski (notes à « Szkoda » dans la collection de *Biblioteka Narodowa*), c'est que son style aphoristique prouve sa destination probable pour l'album d'une personne inconnue. Ni la tendance moralisatrice, ni l'accumulation des aphorismes chez Asnyk ne sauraient cependant cacher à nos yeux le motif de la fleur inconnue et de la perle oubliée que Gray et Baudelaire avaient développé avec un art infiniment supérieur. Je n'hésite pas à constater cette supériorité, ne voulant d'ailleurs nullement sous-estimer l'apport polonais dans la culture européenne.

mission en Syrie, il élabora, en 1836, un projet concernant l'établissement d'un « Collegium Asiaticum » qui, dans son esprit, devait être une vaste institution scolaire du Proche-Orient, ainsi qu'un centre de civilisation chrétienne et de formation de prêtres et de laïques. Le Collège, dont le ressort comprenait la Syrie, la Palestine, la Chaldée, l'Arménie, l'Arabie et l'Égypte, aurait son siège à Beirout ou à Alep, deux villes centrales d'où, par la vallée de l'Euphrate, s'ouvrait un accès facile aux Indes.

Ce projet, présenté à Rome, reçut l'approbation du pape et le P. Ryłło fut chargé de son exécution. C'est ainsi que quelques années plus tard, en 1841, fut ouvert le « Collegio di Beirut », destiné à une centaine d'élèves. En 1842, à la suite des événements politiques, on dut le transférer à Ghazir, où il devint une école française sous le patronage de St. Joseph. Il fut ramené à Beirout en 1875, sous forme d'une Université de l'importance que le P. Ryłło lui avait assignée primitivement.

Le P. Ryłło mourut à l'âge de 46 ans, en 1848, à Khartoum, au cours d'une mission d'évangélisation en Afrique Centrale. Une plaque commémorative apposée en 1948, dans le hall d'entrée de l'Université St. Joseph, rappelle ses mérites.

B. P.

#### LES ŒUVRES MUSICALES DE STANISLAS PILIŃSKI DEPOSEES A LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE PARIS

Nous apprenons que Mademoiselle Pilińska, décédée à Paris le 8 février dernier, avait fait don à la Bibliothèque Nationale française, dès 1950, des manuscrits musicaux de son père, le compositeur STANISLAS PILIŃSKI.

Né à Paris en 1839, Stanislas Piliński était le fils du célèbre dessinateur et paléographe Adam Piliński, bien connu en France et en Pologne par ses travaux de tout genre et surtout par ses admirables reproductions de livres anciens. Le père avait légué à son fils ses goûts artistiques et ses sentiments patriotiques, aussi Stanislas Piliński eut-il, dès son enfance, un penchant prononcé pour la musique qui le fit envoyer à l'école de musique religieuse de Niedermeyer où il fit d'excellentes études. Il fut quelque temps organiste dans plusieurs églises de Paris, puis il aida son père dans ses travaux, tout en s'adonnant à la composition musicale. Sa première et sa plus féconde source d'inspiration fut la patrie absente. Il débuta vers 1862 par l'élégie : *Souvenirs de Putawy*. Son œuvre capitale, restée inédite, est un opéra en cinq actes, *Zmija* dont le sujet fut emprunté à un poème de Jules Słowacki. A côté d'un grand nombre de romances françaises, on trouve encore, dans le catalogue de ses œuvres, des cantates, des hymnes et des chants guerriers ou patriotiques, inspirés par la Pologne.

A sa mort, survenue à Paris en 1905, il laissa une œuvre musicale considérable (190 œuvres), qui ne fut éditée qu'en partie. Le tout forme 16 gros volumes de musique diverse et 2 volumes contenant la partition de l'opéra *Zmija*. De plus, il a laissé en manuscrit une étude biographique sur le musicien Wojciech Sowiński (1805-1880). Son mémoire sur la musique au Japon parut dans la *Revue Orientale et Américaine*, en 1879.

Stanislas Piliński fut membre-correspondant de l'Académie de Clermont-Ferrand et, depuis 1882, membre de la Société des Auteurs-Compositeurs et Editeurs de Musique.

B. P.

LES LIVRES POLONAIS A LA  
BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE D'HYERES

M. le Bibliothécaire de la Bibliothèque Municipale d'Hyères a eu la grande amabilité de nous envoyer les additions suivantes à la liste des « polonica » établie par M. B. Przegaliński et publiée dans notre *Bulletin* n° 8 (décembre 1950) p. 38-42 :

- Le 14 - BOYER-NIOCHE, *La Pologne littéraire*. Traductions et imitations en vers de Krasicki, Niemcewicz, Brodziński, Mickiewicz etc.. précédées d'un précis historique de littérature polonaise ancienne et moderne.  
Paris, Paulin, 1839, in-12.
- Le 15 - MICKIEWICZ (Adam), *Dziady ou la Fête des Morts*. Poème, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> parties. Traduit du polonais.  
Paris, Clétiennne, 1834, in-16.
- Le 21 - JACHOWICZ (Stanisław), *Bajki, Przypowiadki i Powieści*. Warszawa. A. Gałęzowski, 1827, pet. in-8.
- Le 22 - LEPITRE (J.F.), *Histoire des dieux, des demi-dieux et des héros adorés à Rome et dans la Grèce*, traduit en polonais par Michel Podczaszyński.  
Warszawa, 1822, in-12.
- Le 23 - NIEMCEWICZ (J.U.), *Jan z Tęczyna*. Warszawa, 1825, 3 in-12.
- S 160 - CHAZET (de), *Les Russes en Pologne. Tableau historique depuis 1762 à nos jours — Moskale w Polsce. Opis historyczny od roku 1762 aż do naszych dni*.  
Paris, Chaigneau, Varsovie, 1812, in-8.  
Texte français et texte polonais en regard.
- S 164 - COYER (abbé), *Histoire de Jean Sobieski, roi de Pologne*.  
Paris, Duchesne, Varsovie 1761, 2 in-12.
- S 255 - ARAMIŃSKI (St.), *Histoire de la Révolution polonaise depuis son origine jusqu'à nos jours (1772 à 1864)*.  
Paris, A. Fayard 1864, in-8, III. par Guérin, Leguay et Mervy.
- Rb 194 - *Quelques actes et documents concernant André Towiański et la France (1842-1871)*.  
Reims, 1905, in-8.
- Aa 92 - CANONICO (Tancredi), *André Towiański*. Trad. de l'italien.  
Turin, Bona 1897, in-8.

## N É C R O L O G I E

### JEAN ŻARNOWSKI

Il y a un an, le 27 juillet 1950, décédait à Paris Jan Żarnowski, éminent historien de l'art, que ses travaux scientifiques rattachent à l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres.

Il a passé la plupart de sa vie hors des frontières de son pays, à l'étranger. Né en 1889 à Pétersbourg, il fit ses études supérieures en Allemagne, aux Universités de Munich et de Berlin où il fut le disciple de Goldschmidt

et de Wölfflin. A ces maîtres, Żarnowski était redevable d'une méthode de recherches scientifiques de la plus haute qualité. Ayant terminé ses études, il avait débuté en 1914 dans la carrière de son choix, en obtenant le poste de conservateur des collections du Musée de l'Ermitage, à Pétersbourg. L'histoire de la peinture l'intéressait plus particulièrement, aussi, pendant son séjour dans la capitale de la Russie, s'adonna-t-il à l'étude des chefs-d'œuvre de la peinture italienne dont les collections de l'Ermitage possèdent un si riche assortiment. En 1920, Żarnowski fut nommé professeur à l'Institut d'Histoire de l'Art de Leningrad où il fit des cours sur l'art italien. En 1924, il quittait la Russie.

Il ne fit en Pologne qu'un séjour assez bref pendant la période de l'entre-deux-guerres. Les recherches sur les chefs-d'œuvre de la peinture ne laissaient pas de le solliciter, aussi choisit-il de s'établir à Paris et d'attacher ses travaux à ceux de la Bibliothèque Polonaise du Quai d'Orléans. Cela le lia plus intimement avec la science polonaise.

Nous sommes aujourd'hui dans l'impossibilité de mentionner tous les articles et travaux que Żarnowski publia un peu partout, dans les revues internationales telles que *Old Master Drawings*, *L'Annuaire des Musées Royaux de Belgique*, *Rivista d'Arte*, *Belvedere*, et autres. Ce n'est qu'à partir de son séjour à Paris, et dans l'atmosphère de sa collaboration avec la Bibliothèque Polonaise, qu'on peut dater la publication de ses travaux dans les revues scientifiques polonaises. Dans cette catégorie, il convient de citer son ouvrage imprimé en 1938 dans la revue *Dawna Sztuka* (L'Art Ancien) sur « L'atelier du Titien : Girolamo di Tiziano ». Dans la même revue parut un autre article de Żarnowski sur un dessin de Domenico Campagnola se trouvant au Musée Lubomirski à Lwów.

L'ouvrage le plus important que Żarnowski publia de son vivant est celui qui traite de « La peinture et la sculpture des temps modernes » ; c'est un chapitre formant une partie considérable du III<sup>me</sup> volume de l'*Histoire de l'Art*, ouvrage collectif qui parut en 1934, par les soins de l'Institut National Ossoliński. C'est jusqu'à ce jour le meilleur manuel d'histoire de l'art qui ait paru en Pologne ; il est employé couramment dans les universités polonaises, et le chapitre dû à la plume de Żarnowski comprend près de deux cents pages.

Dans ce texte, destiné à la jeunesse des universités aussi bien qu'à un vaste public, Żarnowski a su, d'une façon à la fois limpide, concise et accessible à tous, analyser l'histoire de la peinture et de la sculpture d'une époque aussi importante que la Renaissance et le Baroque, en tenant compte du dernier état des recherches et en les enrichissant en maints endroits par des conceptions personnelles, toujours longuement mûries et d'une forme élégante. Peu de savants polonais étaient capables, comme Żarnowski, par l'étendue de leurs connaissances, d'entreprendre l'étude détaillée des collections des plus grands musées d'Europe et de composer cette partie du manuel de l'Ossolineum. Żarnowski s'y bornait nécessairement à ne caractériser que les courants les plus marquants de l'art de l'époque, mais sa conception était entièrement originale. Ajoutons que, malgré de si longs séjours à l'étranger, Żarnowski était loin d'avoir oublié le polonais qui demeurait chez lui impeccable et caractérisé par un style vif et plein d'images.

L'un des grands mérites de Żarnowski a été de prendre, avec l'appui de la Bibliothèque Polonaise de Paris et de l'Académie Polonaise des Sciences

et des Lettres, l'initiative d'éditer une revue trimestrielle d'art. Ce fut *La France et la Pologne dans leurs relations artistiques*, périodique de haute qualité qui devint bien vite le trait d'union entre l'histoire de l'art polonais et celle de l'art français qui faisait défaut et qui, sous la direction aussi pertinente que soigneuse de Żarnowski, combla cette lacune. Malheureusement la revue eut une vie brève. Le déclenchement de la guerre de 1939 interrompit la publication de la revue dont, au cours des années 1938 et 1939, six cahiers avaient paru, dont deux comptant un nombre double de pages.

La production scientifique de Żarnowski ressortit de domaines assez variés. Nous l'avons connu comme auteur de monographies, collaborateur d'un manuel d'histoire de l'art et, enfin, rédacteur d'une revue. Cependant Żarnowski ne donnait pleinement sa mesure que lorsqu'il parlait de l'œuvre des grands maîtres de la Renaissance italienne, vibrant encore de l'impression que tant de chefs-d'œuvre contemplés, étudiés et ressentis lui avaient communiquée, lorsqu'il pénétrait avec une ardente piété leurs secrets et découvrait, plein d'un enthousiasme spontané, leur vraie valeur. Les résumés succincts que, à l'occasion des Expositions du Titien et du Tintoret organisées à Venise en 1936 et 1937, il publia dans le *Bulletin* varsovien d'Histoire de l'Art restent l'exemple le plus typique du style de Żarnowski. Dans les analyses, pleines d'esprit critique et de finesse, qu'il fit de l'œuvre des deux maîtres, il a su introduire des critères nouveaux, il a su plonger le lecteur dans l'ambiance même de leur œuvre, le faire pénétrer dans l'univers de ces vastes compositions picturales et dans l'élément féérique de la couleur ; en même temps, il ne sacrifiait en aucun cas l'exactitude scientifique dont un historien de l'art ne saurait valablement se départir.

Dans le domaine polonais, un des mérites de Żarnowski fut l'étude détaillée de la Collection Popławski ainsi que la rédaction du catalogue de cette collection que lui confia le Musée National de Varsovie.

Au cours de longues années de recherches, Żarnowski avait réussi à rassembler des matériaux d'un rare intérêt devant servir à l'étude des peintres de la Renaissance italienne. Il avait tout préparé en vue de publier les dessins des maîtres de l'École Vénitienne qui ne formaient qu'une partie de l'ensemble de ces matériaux et qui vont paraître bientôt par les soins de la maison d'édition « Phoebus ». La collection la plus complète que Żarnowski, avec l'aide de sa femme, elle aussi historien de l'art, sut réunir à cet égard, est celle des dessins du Titien ; rassemblée avec une patience infatigable, elle reste le digne résultat d'une connaissance aussi fine que complète de l'œuvre du grand Vénitien (photos et listes détaillées de toutes les œuvres du Titien, dispersées dans l'Europe entière).

Pendant la dernière guerre, Żarnowski demeura à Paris. Habitant dans le voisinage de la Bibliothèque Polonaise, il entoura, autant qu'il put le faire, d'une protection vigilante l'immeuble et les collections de celle-ci que la Geheime Feldpolizei des armées hitlériennes avait occupée le 15 juin 1940. C'est à lui que nous devons une description détaillée du comportement des Allemands à l'égard de la Bibliothèque du Quai d'Orléans depuis juin 1940 jusqu'au jour de la Libération de Paris (fin août 1944).

Rappelons que la maison de M. et Mme Żarnowski fut toujours, au cours de longues années, un foyer amical où se rencontraient les historiens de l'art de Paris et d'ailleurs. C'est là que furent inaugurés les cours d'histoire

de l'art pour amateurs que continue avec succès Mme Żarnowska après le décès de son mari.

Parmi les historiens de Pologne, Jan Żarnowski fut un des rares érudits qui sut s'intéresser à l'histoire de l'art en Europe dans la plus large acception du terme.

Cracovie.

Tadeusz MANKOWSKI.

#### BIBLIOGRAPHIE DES PUBLICATIONS DE JAN ŻARNOWSKI

(Cette bibliographie n'est pas complète, une partie de la bibliothèque et des archives du défunt ayant été emportée, en 1940, par les Allemands).

- 1) Le « Concert » de Fr. Guardi à la Pinacothèque de Munich (en russe). — *Starye Gody*, Pétersbourg, mai 1911 (l'histoire de ce tableau est liée au séjour que le tsarévitch Paul et sa femme firent à Venise en janvier 1782).
- 2) Giovanni Girolamo Savoldo (en russe). — *Eżegodnik Rossijskogo Instituta Istorii Iskusstw*, Pétersbourg, I., 1922, p. 225-238, (la personnalité de Savoldo et ses rapports avec l'œuvre de Giorgione).
- 3) Pietro Gonzago à Venise (en russe). — *Sredi Kollekcjonerow*, Moscou, 1923, numéros 11-12 (les travaux exécutés par Gonzago, architecte, décorateur et spécialiste de l'art des jardins, et son influence sur l'art russe).
- 4) Exposition de l'art français au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle à l'Ermitage de Pétersbourg (en russe). — *Sredi Kollekcjonerow*, Moscou, 1523, numéros 3-4.
- 5) Exposition de l'art italien au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle à l'Ermitage de Pétersbourg (en russe). — *Sredi Kollekcjonerow*, Moscou, 1924, n<sup>o</sup> 1-2.
- 6) Zwei unbekannte Werke Jan Lys' in Russland. — *Belvedere*, 1925, p. 92-96 (Żarnowski démontre que Jan Lys est l'auteur de deux tableaux se trouvant l'un à Moscou, l'autre à Pétersbourg).
- 7) Die Maximilian-Ausstellung in Paris. — *Der Kunstwanderer*, Berlin, septembre 1927, p. 20 ss. (remarques concernant l'exposition « Les trésors de l'empereur Maximilien », organisée à la Galerie du Jeu de Paume à Paris).
- 8) Die Malerei des 19. Jahrhunderts im Louvre. — *Der Kunstwanderer*, Berlin, mai 1929, p. 409-410.
- 9) L'art russe à Bruxelles. Volume commémoratif de l'Exposition russe au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, mai-juin 1928 (édition des *Cahiers de Belgique* ; c'est J. Żarnowski qui fut l'organisateur de cette exposition).
- 10) Contribui alla conoscenza di G.B. Langetti. — *Bolletino d'Arte*, settembre 1931.
- 11) Claude Lorrain and Giovanni Francesco Grimaldi. — *Old Master Drawings*, VIII., december 1933 (il s'agit d'un paysage se trouvant au Musée du Louvre).
- 12) Nowożytnie malarstwo i rzeźba (La peinture et la sculpture du XIV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle) - en polonais. Cet essai forme un chapitre de *l'Histoire de l'Art*, ouvrage collectif, édité à Lwów en 1934 (vol. III, p. 1-215).

- 13) Una composizione smarrita di Tiziano. — *Rivista d'Arte*, XVII, aprile-giugno 1935.
- 14) Catalogue de la collection Poplawski (en polonais). Cette collection fait partie des trésors du Musée National de Varsovie.
- 15) L'exposition des œuvres du Titien à Venise (en polonais). — *Biuletyn Historii Sztuki i Kultury*, Varsovie, tome IV, 1936.
- 16) L'exposition des œuvres du Tintoret à Venise (en polonais). — *Biuletyn Sztuki i Kultury*, tome V., Varsovie 1937.
- 17) Une nouvelle esquisse de Rubens pour le « Portement de croix ». — *Annuaire des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique*, Bruxelles, 1938, p. 163-169 (il s'agit du tableau acquis par le docteur Poplawski à Pétersbourg et se trouvant actuellement à Varsovie).
- 18) La forme et la psychologie des portraits de la Renaissance (en polonais). — *Arkady*, Varsovie, 1938.
- 19) Une vue de Varsovie par van Blarenberghe à la Bibliothèque de Versailles. — *La France et la Pologne dans leurs relations artistiques*, Paris, vol. I, 1938, p. 72-90.
- 20) L'atelier du Titien. — *Dawna Sztuka* (L'art ancien, Lwów, tome I, fasc. 1, 1938).
- 21) Un dessin de Domenico Campagnola au Musée Lubomirski de Lwów. — *Dawna Sztuka*, tome I, fasc. 4, 1938.
- 22) Palma il Vecchio. — *Dawna Sztuka*, tome II, 1939.

*Sous presse*

Le dessin Vénitien au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle.

*A l'état de manuscrits*

- 1) Un catalogue raisonné de l'œuvre du Titien.
- 2) Une étude sur l'œuvre et la personnalité de Francesco Vecellio.
- 3) Une étude sur les rapports du Titien avec l'art antique.
- 4) Une étude sur l'art italien de la Renaissance (XV<sup>e</sup> siècle) et ses rapports avec l'art antique.

---

Centre Polonais de Recherches Scientifiques  
74, rue Lauriston, Paris-XVI<sup>e</sup>. - Tél. Kléber 66-91

Directeur :

Stanislas Wędkiewicz

Professeur à l'Université de Cracovie.

---